France ILLUSTRATION

N° 131 — 3 AVRIL 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library

U OF I
LIBRARY

Trieste: "Vive la France!"

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger . . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage. Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE - SEINE

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél. : Anj. 36-20

l'avant-garde
DE LA TECHNIQUE
DU 10 AU 20 AVRIL
A
LA FOIRE DE
BALE
Pour facilités voyage, visa, accueil: Légation, Consulats, Of. Tour. Suisses Ch. C. Suisse, 16 av. Opéra, OPE 15-80

HOTELS et VILLÉGIATURES
PYRÉNÉES
SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladie de la femme. Maladie de l'enfant.
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE.

Utilisez dès maintenant les titres de l'Emprunt libératoire du Prélèvement en souscrivant aux Emprunts des Groupements de Sinistrés
•
Vos souscriptions à ces Emprunts peuvent être effectuées pour un tiers en titres de l'Emprunt libératoire, pour les deux autres tiers en espèces.
25

FIL
FIL A COUDRE
FICELLE
TOILE
CONFECTION
AGACHE
LILLE
qualité de bout en bout

EXIGEZ CHEZ VOTRE HORLOGER
LE VERRE DE MONTRE
FLEXIVA
GARANTI UN AN FABRICATION SELIVA

LES INNOVATIONS DE LA PROCHAINE FOIRE DE LYON

Dans le monde entier, la Foire Internationale de Lyon est considérée comme un modèle, et notre pays peut être fier de cette institution qui provoque chaque année l'admiration des hommes d'affaires venus des pays les plus lointains.

Le Comité n'en poursuit pas moins ses efforts pour apporter sans cesse de nouvelles améliorations. Les visiteurs de la prochaine Foire de Lyon, qui se tiendra du 3 au 12 avril, seront tout d'abord accueillis, dès leur arrivée en gare de Perrache, par le nouveau Pavillon du Logement, bâtiment élégant et commode, où un service empressé s'efforcera de leur donner la meilleure satisfaction.

La Foire elle-même s'est enrichie d'un nouveau bâtiment : le Pavillon des Nations, où seront réunies les participations officielles étrangères : Belgique, Italie, Pays-Bas, Suède, Suisse et Tchécoslovaquie.

Une innovation certainement très appréciée sera le Centre de Renseignements, situé dans l'atrium d'entrée du Palais de la Foire.

On y trouvera rassemblés tous les services utiles aux exposants et aux acheteurs : poste, chemin de fer, informations économiques, change, douanes, catalogues, théâtres, tourisme, etc.

Un nouveau lieu de restauration sera ouvert cette année : la brasserie des Arcades, plus spécialement réservée aux visiteurs qui apportent leur repas.

Enfin, les entrées auxiliaires ont été considérablement améliorées par la construction de pavillons élégants et pratiques.

Il est vivement recommandé aux visiteurs de retenir au plus tôt leur logement. S'adresser Foire de Lyon, rue Ménestrier, Lyon.

QUATRIÈME ANNÉE — NUMÉRO 131 — 3 AVRIL 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE 600e CONVOI DE L' « AIDE INTÉRIMAIRE » A LA FRANCE EST ACCUEILLI A SON ARRIVÉE AU HAVRE, LE 23 MARS

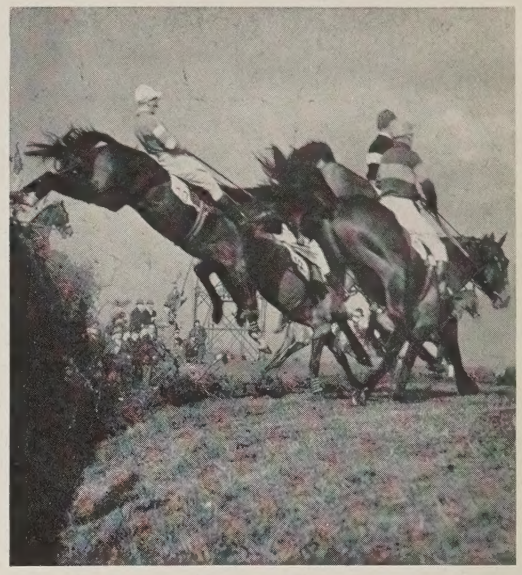
M. Jefferson Caffery, ambassadeur des U. S. A., et M. André Marie, garde des Sceaux, accueillent au Havre les cargos Villanova Victory *et* Oregon. *Le chargement de ce 600e convoi complète les 4.800.000 tonnes de marchandises importées des Etats-Unis depuis trois mois.*

42169

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

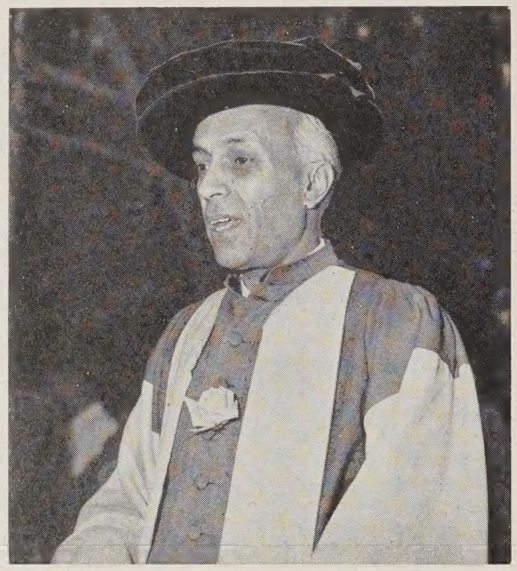
LA PRINCESSE FAZWIA D'IRAN, sœur du roi Farouk, est accueillie à son arrivée à Port-Saïd, où elle vient inaugurer un nouveau dispensaire.

L'ADJUDANT VALENTIN a battu le record du monde de saut en parachute sans inhalateur en faisant une chute libre de 109 secondes.



LE CELEBRE GRAND NATIONAL de Liverpool a été remporté, le 20 mars, par « Sheila's Cottage », qui était donné à 50 contre 1.

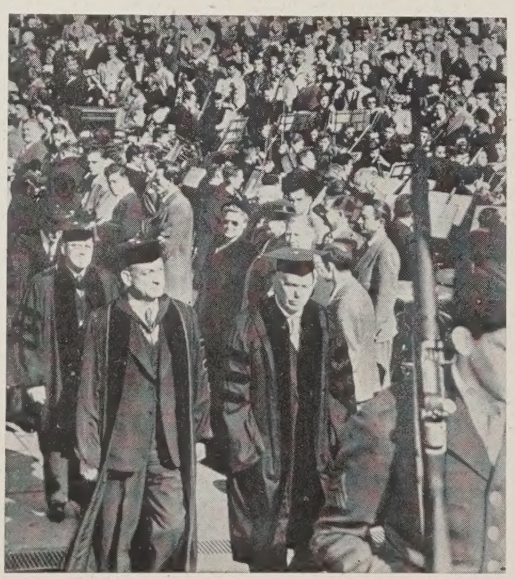
A LA MEMOIRE DE PIERRE BROSSOLETTE, une plaque commémorative, apposée sur la maison qu'il habita, a été inaugurée le 21 mars.



LE PANDIT NEHRU, premier ministre des Indes, a été reçu chancelier de l'Université de Delhi, en même temps que lord Louis Mountbatten.

LA FOIRE A LA FERRAILLE annuelle s'est ouverte à Paris, sur le boulevard Richard-Lenoir, à la plus grande joie des curieux et des bricoleurs.

UN AVION A REACTION a, pour la première fois aux Etats-Unis, été catapulté d'un grand porte-avions de la marine de guerre américaine.



LE GENERAL MARSHALL, que l'on reconnaît à droite, a été reçu docteur de l'Université de Californie. Une réunion a été organisée en son honneur.

DES TROLLEYBUS de fabrication française ont été mis en service cette semaine à Walbrzyck, ville de Haute-Silésie de plus de 100.000 habitants.

La paisible capitale de la Finlande, dont on voit ici le port pris par les glaces, est au premier plan de l'actualité internationale.

LA DIPLOMATIE DE LA STRATÉGIE

par Roger Céré

C'est une véritable révolution qui vient de se produire dans la situation internationale. Tandis que l'U. R. S. S. continue sa politique d'expansion, qu'elle vient de tourner vers le Nord par les propositions faites à la Finlande, c'est dans le camp opposé que les événements ont pris soudain une tournure nouvelle. Si la Conférence des Seize, prévue depuis longtemps, n'apportait pas d'éléments sensationnels, malgré l'annonce que l'on en avait faite — particulièrement en ce qui concerne le discours du ministre des Affaires étrangères britannique — le pacte signé à Bruxelles deux jours après la réunion de Paris était en soi d'une plus grande portée. Son importance se renforçait du fait des déclarations du président Truman, prononcées au moment même de la consécration d'une alliance conclue entre Etats européens occidentaux. Cependant que la presse américaine orchestrait en quelque sorte les deux faits en répétant la même affirmation que « la situation européenne était subitement devenue d'une extrême gravité », l'opinion publique américaine entrait en « état d'alerte ». Cette préparation collective à de grands événements a été suivie par deux nouvelles sensationnelles : la première, prise à Washington et relative à la Palestine, la seconde, lancée en Italie par notre ministre des Affaires étrangères au sujet de Trieste.

Ces deux décisions ont été prises en dehors des formes habituelles auxquelles nous sommes accoutumés. Depuis la fin des hostilités, les trois alliés de

Est-ce le début de l'exil du maréchal Mannerheim, qui débarque à Stockholm alors que le gouvernement finlandais engage à Moscou des pourparlers avec l'U. R. S. S. ?

l'U. R. S. S. n'avaient rien fait de semblable, bien au contraire. Tous leurs actes avaient été précédés de longues discussions et soumis à l'approbation de conférences, et, comme cette approbation avait été bien rarement obtenue, ces actes avaient été bien peu nombreux. Ce n'est qu'après deux ans de difficultés de toutes sortes que la Grande-Bretagne et les Etats-Unis avaient enfin décidé d'unir leurs zones d'occupation, et ce n'est qu'en février que cette union avait enfin pris la forme que l'on sait. Quand on refait l'histoire de cette après-guerre jusqu'à ces derniers jours, on s'aperçoit que les initiatives appartiennent toutes à la diplomatie russe et que les Alliés, prisonniers du système qu'ils ont créé et des principes qu'ils ont mis à sa base, ont été frappés d'une sorte de paralysie. On pourrait même ajouter que si la clairvoyance des Trois n'a pas été très grande pendant une longue période, au moment où elle leur est venue, c'est surtout leur faiblesse qu'elle leur a révélée.

RÉVOCATION UNILATÉRALE DE L'ACCORD SUR LA PALESTINE PAR LES U. S. A

La double décision de Washington sur la Palestine et de Turin sur Trieste constitue une véritable révolution. Abandonnant la méthode des discours, des avertissements et des négociations dilatoires, pour une fois l'initiative passe aux alliés de la Russie. Le Département d'Etat n'hésite pas à renoncer à un engagement auquel il avait souscrit antérieurement

FRANCE, GRANDE-BRETAGNE ET U. S. A. PROPOSENT LE COMPLET RETOUR A L'ITALIE DE TRIESTE.

M. GEORGES BIDAULT ET M. DE GASPERI SORTENT DU MONASTÈRE DE CREA, OU ILS ONT CONVERSÉ.

LE PORT DE TRIESTE, DONT LE RETOUR A L'ITALIE A ÉTÉ DEMANDÉ PAR LES ALLIÉS DE L'OUEST.

en ce qui concerne le partage de la Palestine en deux Etats, un arabe et un juif. Le communiqué publié à ce sujet ne donne pas les raisons de cette révocation unilatérale d'un accord international, mais il donne comme une certitude que la solution à laquelle s'étaient ralliés les U. S. A. est impossible à réaliser, et il propose un autre règlement : celui d'un « trustee », c'est-à-dire d'une administration des Juifs et des Arabes par un organisme international. La portée de l'initiative américaine est considérable. Il semble qu'elle permette d'apaiser le conflit persistant sur cette question entre Britanniques et Américains et, par conséquent, d'aligner dans le Proche-Orient la politique de Londres et de Washington. Du même coup, la position russe, qui bénéficiait de l'antagonisme des Anglo-Saxons, est affaiblie, si elle paraît, au contraire, logiquement renforcée à l'O. N. U., où les Soviétiques vont être entraînés à réclamer le respect des accords une fois signés. Ce résultat est assez inattendu qui renverse les attitudes traditionnelles. Quelles seront les conséquences de la décision sur le système créé par la Charte de San Francisco ? Sans faire de prophétie facile, on peut bien admettre qu'une crise doit s'ensuivre dont il est malaisé de prévoir le terme.

C'est à Turin que la diplomatie nouvelle des Trois

LE MARÉCHAL SOKOLOVSKI, QUI A QUITTÉ LA séance de la Commission de contrôle de Berlin.

a pris corps. La préparation en a été faite secrètement entre les trois cabinets de Londres, Washington et Paris, plus secrètement que l'élaboration du plan du Kominform. A Belgrade, en effet, entre chefs communistes, un accord avait été fait par lequel Trieste aurait été attribué à la jeune démocratie populaire italienne, issue des élections du 18 avril prochain et comme gage premier d'une entente avec la démocratie populaire voisine de Yougoslavie.

ROLE DE LA FRANCE DANS LA DÉCISION RELATIVE A TRIESTE

La proclamation des Trois a prévenu la manœuvre communiste. Mais le fait d'avoir donné mission au représentant de la France de faire cette proclamation donne à l'événement une signification particulière: il l'entoure d'une sentimentalité éminemment latine et propre à exercer sur l'opinion italienne une influence décisive. On sait que cette opinion est, dans la péninsule, un rouage essentiel de la vie politique, qu'elle en est une institution et que les gouvernements s'en servent comme d'une règle du jeu depuis longtemps établie. Ainsi donc le peuple italien, réuni en ses comices, est devenu l'arbitre d'une situation qui retentit sur le monde entier et

qu'il peut trancher dans un sens ou dans l'autre. La guerre froide en arrive donc à son dernier épisode sous la forme d'une campagne électorale dont dépend le sort du monde.

Nous sommes partis après la fin des hostilités pour établir la paix sur un programme fait de principes qui sont ceux que nous avions déjà adoptés en 1919, et malgré qu'ils aient fait faillite. Il semble que nous soyons contraints de les abandonner. De ce point de vue, les événements de l'heure marquent le retour au réalisme diplomatique et la régression correspondante du droit international et de la sécurité collective. Des deux doctrines qui s'affrontent depuis le traité de Versailles, c'est celle du passé qui l'emporte : il s'agit bien désormais de l'équilibre des forces et d'un renouveau de la paix armée avec les alliances qu'elle comporte.

LE RÉALISME L'EMPORTE SUR L'IDÉOLOGIE

Le président Truman a placé en pleine lumière le problème tel qu'il se pose désormais. Les U. S. A. sont en train de reconstituer leur armée, et sous la forme traditionnelle d'une armée permanente, nourrie par ce que les Anglo-Saxons ont longtemps considéré comme une plaie du Vieux Continent, la conscription. Mais, cette armée américaine, il faudra la mettre à pied d'œuvre, c'est-à-dire là où elle peut remplir sa fonction défensive, et l'on peut aujourd'hui assez facilement en fixer les limites : la zone du pacte de Bruxelles en est la première, la Méditerranée prolongée par le Proche-Orient, la seconde. En Extrême-Orient, elle tend à se préciser également, quoique aussi moins nettement. Enfin, plus au nord, elle s'étend sur toutes les terres du continent arctique, qui sont, on le sait, l'objet de compétitions. La réalité apparaît donc qu'il n'y a eu qu'apparence de diplomatie depuis que la guerre s'est terminée, mais que la stratégie n'a cessé d'imposer ses nécessités aux gouvernements.

LA DIPLOMATIE CÈDE DEVANT LA STRATÉGIE

En fin de compte, les états-majors reprennent leurs droits sous le couvert des idéologies et des déclarations doctrinales. Pour aussi paradoxal que cela paraisse, on peut donc affirmer que la guerre n'est pas encore terminée.

Quelles sont les réactions possibles des Soviétiques devant les deux initiatives des Alliés ? Jusqu'à maintenant, elles ne se sont pas encore dessinées. La manifestation du maréchal Sokolovski au Conseil de contrôle de Berlin a pris prétexte des décisions de la Conférence à Trois de Londres du début du mois de mars. Déjà la Russie avait protesté contre la conférence elle-même, contraire, d'après Moscou, aux accords de Potsdam. A plus forte raison, la protestation devait s'élever contre les projets, encore bien incertains, qui y ont été établis. Mais le fait que le maréchal russe a, d'ordre de son gouvernement, déclaré que les réunions du Conseil étaient ajournées *sine die* pose aux Trois un problème assez grave, qui est celui du maintien de leur présence à Berlin, où les trois zones qu'ils administrent sont isolées dans l'Allemagne de l'Est, contrôlée par les Soviétiques et au delà du rideau de fer. Est-ce là la recherche d'un conflit ou manifestation d'une mauvaise humeur longtemps contenue relativement à l'Allemagne ?

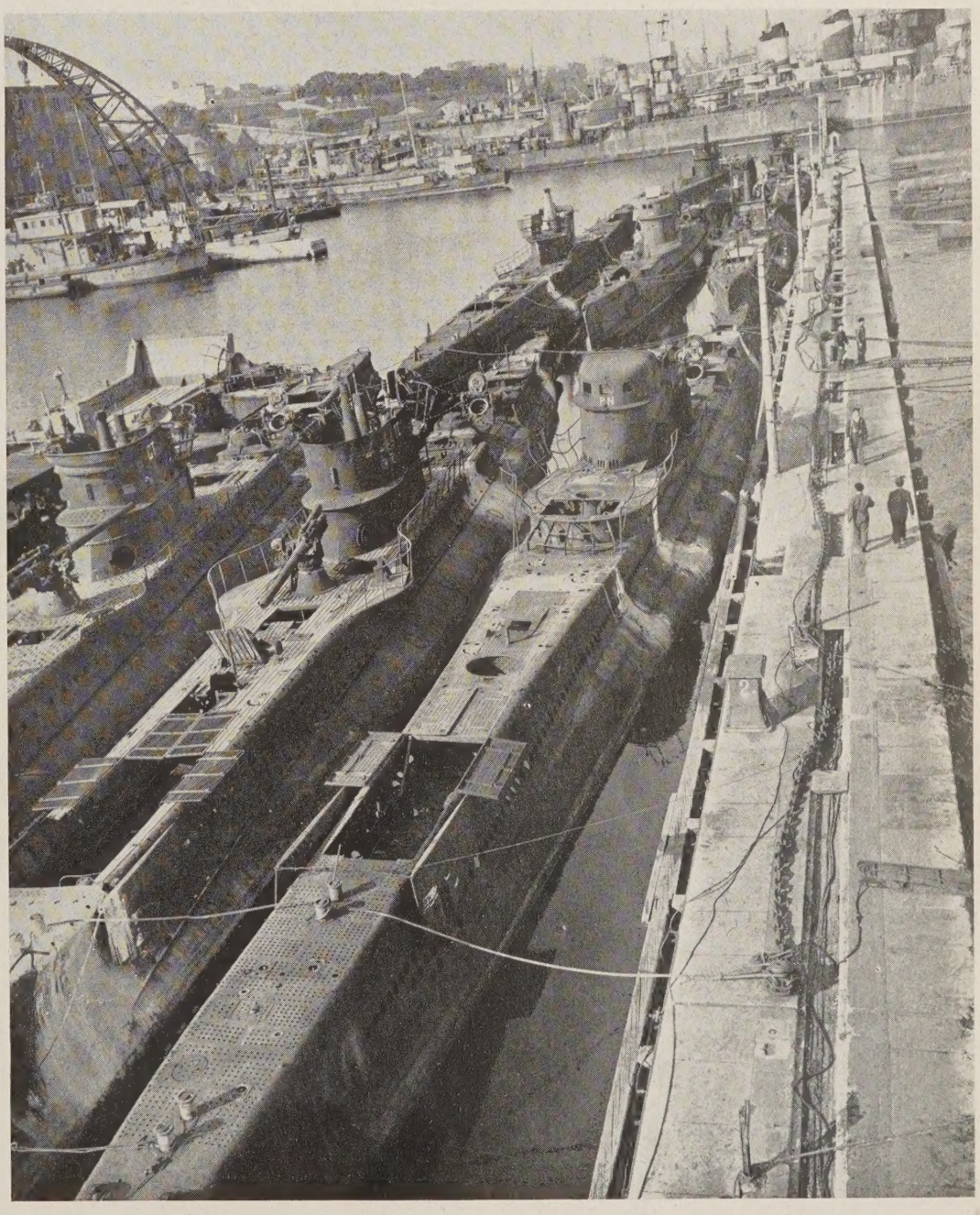
LA RÉALITÉ : LA CONFUSION DES SYSTÈMES

Il est fort possible que pour un temps les positions s'affermissent en attendant le résultat des élections italiennes, qui restent l'événement capital des jours à venir. Une fois de plus, la position de la péninsule italienne devient un enjeu international. L'histoire se répète, mais à une échelle de plus en plus élargie.

Et, si nous élevons le débat par une considération historique, nous ne pouvons que constater que la situation présente est, du point de vue mondial, une véritable anarchie, dont le point de départ se place dans les malheureuses décisions de la Conférence de Yalta. Autrefois, toutes les périodes de paix ont été bâties sur des principes dont certains nous paraissent aujourd'hui bien discutables, mais ils avaient un mérite, c'est que, pour un temps tout au moins, tous les Etats étaient d'accord pour les respecter. Aujourd'hui, nous en sommes arrivés à les confondre tous, à vouloir les appliquer simultanément.

Et nous voilà conduits à une invraisemblable confusion des esprits, une évidente régression morale, puisque, en fin de compte, c'est la force qui devient l'ultime recours, et non le droit, comme nous avions pu l'espérer.

PENDANT LEUR SÉJOUR A TURIN, M. ET Mme G. BIDAULT ONT ÉTÉ LES HÔTES DU COMTE SFORZA.



DANS LE PORT DE TARENTE, QUELQUES SOUS-MARINS QUI DEVAIENT ÊTRE LIVRÉS AUX ALLIÉS.

EST-CE LA PROSPÉRITÉ ?

par GEORGES DORVANT

Il y a quelques jours, une réunion d'experts était convoquée dans un petit immeuble situé en face de l'église Sainte-Clotilde. Là se trouve le siège du Commissariat général du plan français de modernisation et d'équipement.

Le but de la conférence était, d'abord, de faire connaître à tous les services intéressés que la France pourrait sans doute compter, pour 1948, sur des disponibilités de charbon de l'ordre de 74.000.000 de tonnes — soit sensiblement les chiffres normaux d'avant guerre — et aussi de prévoir le regain d'activité que cet accroissement de production était susceptible d'apporter à l'économie nationale.

A moins de grèves prolongées, la France doit produire plus de 51.000.000 de tonnes cette année. Les importations, d'autre part, dépasseraient les chiffres de l'an dernier. D'où des possibilités d'une production plus grande d'acier, de ciment, de papier, de produits chimiques, de matériaux de construction et des perspectives d'activité accrue dans l'industrie mécanique, les textiles, l'industrie du cuir et les transports.

Cela ne signifie pas pour l'instant que le charbon sera moins cher. Car le prix actuel ne suffit pas à équilibrer les comptes des houillères nationalisées. Mais il sera plus abondant.

PLUS D'ÉNERGIE, D'ACIER, DE VOITURES...

La situation s'améliore en ce qui concerne les « secteurs de base ». Pour l'électricité, les objectifs du « Plan », établi fin 1946, ont été à peu près atteints en 1947, avec un peu plus de 25 milliards de kw.-h. Ceux de 1948 — 30 milliards — apparaissent moins accessibles du fait que l'on a dû, pour des raisons financières, diminuer de 22 % les crédits d'équipement prévus. Mais le barrage de Génissiat doit à lui seul donner, dans un proche avenir, un milliard et demi de kw.-h.

La production d'acier a été légèrement inférieure à 6.000.000 de tonnes en 1947, alors que l'objectif fixé était 7 millions. Il convient de noter que les grèves ont, à elles seules, fait perdre 300.000 tonnes. Mais les perspectives pour 1948 sont bonnes et la France serait à même d'exporter des quantités non négligeables d'acier. Pour le ciment, même horizon.

Pour les transports, la situation est satisfaisante : 10.000 locomotives étaient utilisables en France en février dernier, contre 13.000 en décembre 1938. Et le parc wagons ne cesse de se reconstituer. La France a produit en février environ 250 voitures de tourisme par jour et autant de véhicules industriels. Pour les raffineries, le programme a été dépassé : au lieu des 4.900.000 tonnes prévues en 1946, on avait déjà atteint en janvier 1948 le chiffre de 6.000.000 de tonnes.

DES TRACTEURS EN VUE

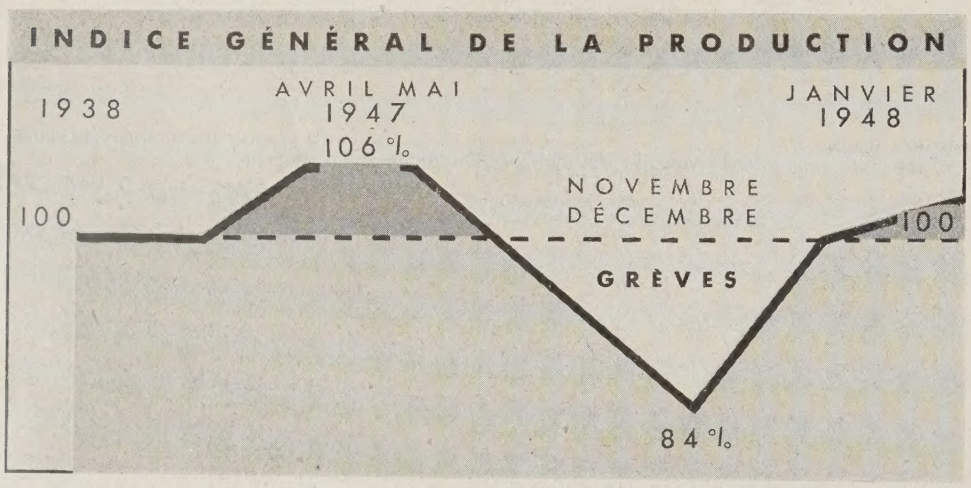
Seul le secteur « tracteurs » est encore très en retard. Sur les 200.000 agriculteurs qui se sont inscrits, à la libération, pour l'achat de motoculteurs et de tracteurs, 15.000 seulement ont pu être servis en 1947, et sur les tracteurs distribués 5.000 seulement étaient de fabrication française, alors que, d'après le « Plan », 12.300 devaient être mis à la disposition de l'agriculture. Mais cette production a sensiblement progressé durant le second semestre de 1947 ; avec des attributions d'acier accrues, les experts pensent qu'elle pourrait se développer en 1948 si les investissements et l'équipement nécessaires étaient accordés aux usines.

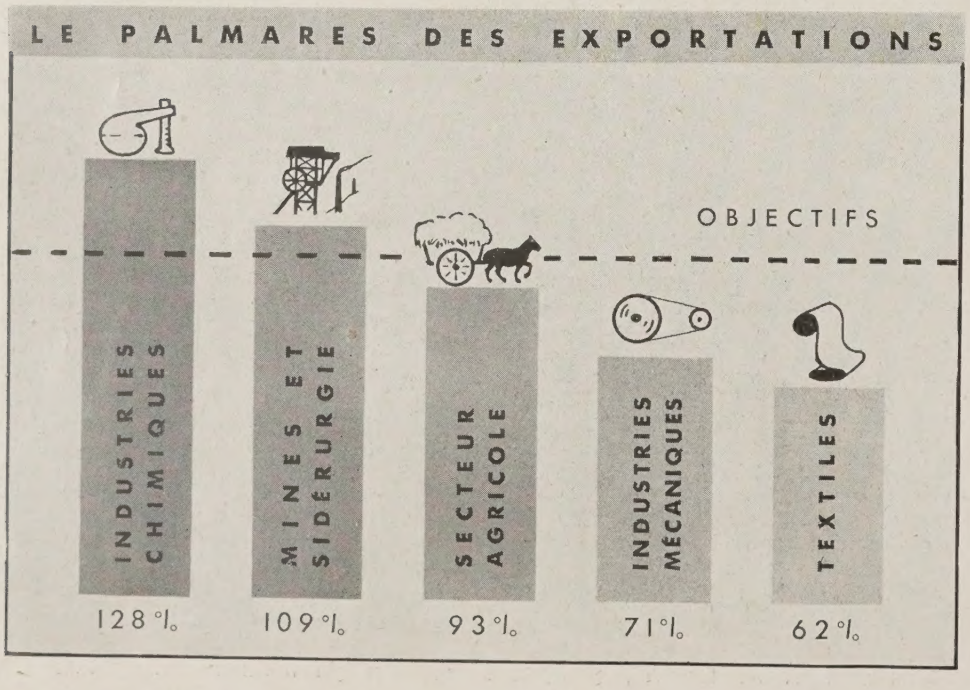
Le président du Conseil, M. Robert Schuman, a fait allusion à quelques-unes de ces possibilités au cours de sa récente conférence de presse. Il précisa que la superficie ensemencée en blé et en seigle avait été portée cette année à 81 % de celle de 1938, augmentation sensible par rapport à l'an dernier, quoique encore légèrement inférieure aux prévisions du Plan. Il a indiqué que les perspectives de récolte étaient bonnes pour les céréales, les oléagineux et les légumes, incertaines, par contre, pour certains fruits. Au moment où il parlait, les stocks de viande congelée en France étaient de 27.000 tonnes et, dans la semaine, on avait abattu dans le seul département de la Seine 2.500 tonnes de viande, alors que la moyenne hebdomadaire, en 1946, n'était que de 1.140 tonnes. Et, pendant les douze jours qui avaient précédé l'allocution de M. Schuman, 75.000 tonnes de céréales avaient été importées.

EST-CE LE RETOUR DES « VACHES GRASSES » ?

Ces chiffres signifient-ils que l'ère des « vaches grasses » soit revenue ? Et 1948 sera-t-elle pour nous une année d'abondance ? Il ne semble pas que l'on doive pousser l'optimisme aussi loin. Et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, en 1948, comme d'ailleurs pour les deux ou trois années qui suivront, on devra encore accorder la priorité au rééquipement sur la consommation et, dans bien des cas, la priorité à l'exportation par rapport au marché intérieur afin de nous procurer les devises nécessaires aux achats de matières premières nécessaires à notre rééquipement.

Le ciment sera employé pour bâtir de nouvelles installations industrielles et des logements ouvriers plutôt que pour nous permettre, individuellement, de réparer nos murs ou de nous construire des maisons. Nous exporterons sans doute du papier-journal plutôt que d'en offrir à meilleur compte à nos journaux. Il y aura probablement davantage de camionnettes sur le marché, mais on s'efforcera encore d'exporter au maximum les voitures de tourisme. On trouvera vraisemblablement plus de





tissus de laine, et, si les industriels du textile achètent du coton en dollars, il y aura aussi des cotonnades. Mais de ce domaine également il ne faut pas trop attendre, car l'industrie textile, de même que celle des constructions mécaniques, est considérée comme un gros atout pour l'amélioration de notre balance commerciale.

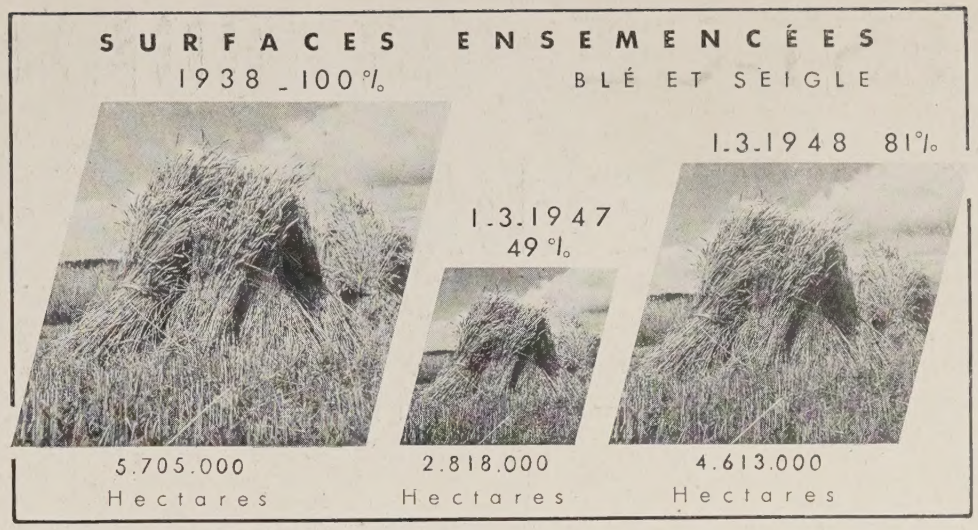
La nécessité d'exporter reste, en effet, pour la France, une nécessité vitale. Contrairement à ce qui était prévu, nos exportations en 1947 n'ont pas atteint le niveau de 1938, alors qu'elles auraient dû le dépasser. Les importations ont dû être réduites au minimum, ce qui fait que l'industrie tourne sur ses stocks pour presque toutes les matières premières importées. Malgré l'aide que le plan Marshall nous apportera dans ce domaine, il nous faudra donc expédier encore beaucoup au dehors.

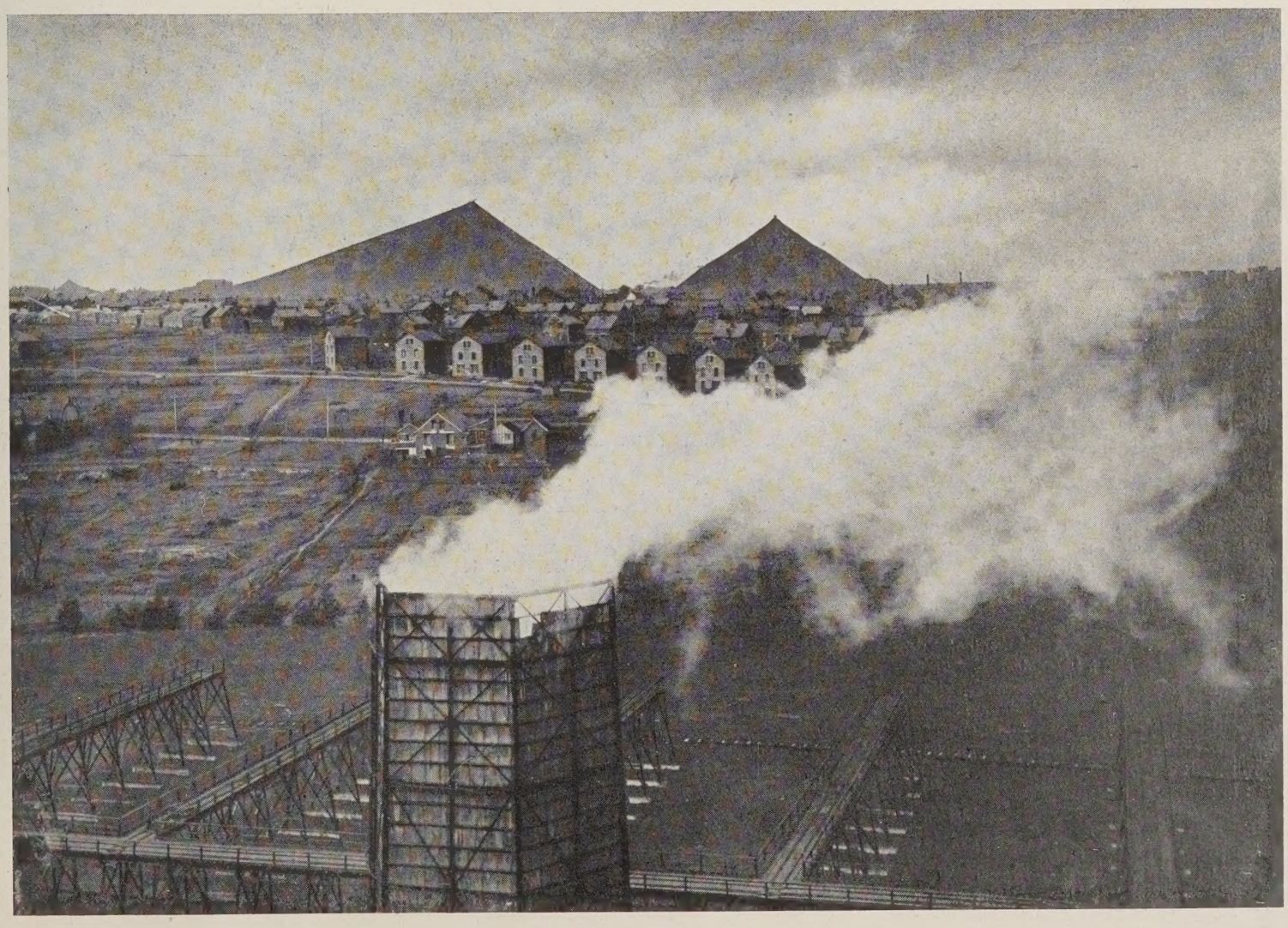
ANOMALIES ET ESPOIRS

D'autre part, si les résultats sont très prometteurs dans la plupart des « secteurs de base », on note ailleurs bien des anomalies : il y a trop de voitures neuves pour trop peu de pneus, par exemple. Il en résulte que, dans certaines branches, le chômage menace, alors que l'on s'attendait, un peu partout, à un manque de main-d'œuvre.

Enfin, le coût relativement élevé du charbon fait que le prix des métaux ferreux reste haut. Celui des métaux non ferreux a été presque doublé par la dévaluation. Le prix de la plupart des objets fabriqués restera donc haut, à moins que les industriels n'augmentent leur production et ne libèrent leurs stocks.

Il n'en reste pas moins que, dès l'été prochain, la plupart des conditions matérielles d'une nette amélioration économique seront réunies. Souhaitons que rien ne vienne compromettre les possibilités de redressement qui s'offrent ainsi à la France.





L'ATTAQUE DU CONVOI DE DALAT

LE RÉCIT QUI VA SUIVRE EST UN DOCUMENT.

Il rapporte les déclarations d'un rescapé de l'attaque du convoi de Dalat par les partisans du Vietminh, le 1er mars 1948. M. Pierre Brisard s'est efforcé de les transcrire sans les déformer.

PAR PIERRE BRISARD

UNE EXCLUSIVITÉ FRANCE-ILLUSTRATION

Les éclaireurs d'un convoi tentent de dégager la route où les « Viets » ont tendu l'embuscade.

Les cris des femmes apeurées, le râle des mourants, les hurlements des hommes du Viet-Minh se ruant à l'assaut... le crépitement des armes automatiques... l'explosion des mines... le ronflement des moteurs emballés.... les commandements brefs hurlés d'un camion à l'autre pour dominer le vacarme infernal. Le miaulement des balles... puis la lueur des incendies illuminant la brousse... les carcasses rougeoyantes des camions le long de la route... les silhouettes d'hommes en armes... le pillage... Enfin, le silence et les cadavres mutilés... C'est tout cela et bien d'autres choses encore qu'évoque l'attaque du convoi de Dalat...

Visions d'épouvante et d'horreur, que les survivants ne pourront oublier et qui hanteront leurs nuits pendant des années encore.

C'ÉTAIT UN CONVOI COMME LES AUTRES

Le convoi avait quitté Saïgon le 1er mars. Aux premières lueurs de l'aube il s'était ébranlé : en tête, un scout-car, un camion de tirailleurs cambodgiens et quelques jeeps, suivis de trois autocars disparaissant sous un chargement hétéroclite, puis de quelques autos particulières... enfin, à perte de vue, des camions dont les chauffeurs annamites faisaient ronfler le moteur. Un camion de troupes fermait la marche. Des Annamites, des Chinois, des Européens, quelques Hindous.

La route filait toute droite, surélevée, entre les rizières de la plaine cochinchinoise, vers Bienhoa... Les aréquiers dressaient leurs silhouettes géantes et grêles au bord des arroyos. Sous les cocotiers, les paillotes s'agitaient déjà d'une humanité grouillante. En route pour le marché, des paysannes, coiffées du pittoresque chapeau annamite, balançaient des paniers suspendus aux fléaux à balanciers. Les buffles ruminaient tranquillement, vautrés dans la boue. Tout respirait la paix et le travail dans le cadre féerique du matin tropical. Seul, de place en place, un blockhaus dressant au bord de la route un mirador menaçant rappelait au voyageur la tragique réalité de ce pays : la guerre.

A Bienhoa, une nuée de petits marchands annamites se précipitent sur le convoi, offrant les fruits du pays : bananes, noix de coco, morceaux de cannes à sucre.

L'escorte est renforcée ; plusieurs automitrailleuses et des camions de troupes sont ajoutés. Nous allons quitter la plaine cochinchinoise pour entrer dans la forêt, dans la zone des plantations d'hévéas. Des rumeurs circulent : quelques marchands chinois auraient refusé de partir par ce convoi...

Mauvais signe, car les Chinois du négoce local — qui passent pour tout savoir — ne perdent jamais sans raison sérieuse une occasion de gagner de l'argent. Mais, déjà, le convoi s'ébranle vers sa destinée.

En onze heures, nous avons parcouru 107 kilomètres. Tout le long de la route, depuis Bienhoa, le convoi a été retardé : après cette ville, la route s'enfonce rapidement dans la forêt, s'y frayant tout juste son chemin ; à 1 mètre, c'est la brousse tropicale épaisse et impénétrable, propice aux embuscades. Dans ces conditions, l'escorte est une protection illusoire. Les autos blindées de tête filent à 40 à l'heure... les cars ont du mal à suivre... les distances entre les véhicules augmentent, certains d'entre eux perdent de vue le précédent et voyagent seuls au milieu de la forêt.

Le moindre obstacle peut nous immobiliser pour plusieurs heures.

QUATRE ARBRES ÉNORMES BARRENT LA ROUTE

C'est ainsi que se produit la première attaque : quatre arbres énormes couchés en travers de la route.

Les quatre arbres ont été coupés au passe-partout... Une exploitation forestière est à 400 mètres de là. Un sous-officier hausse les épaules :

— Ce sont les coolies bûcherons qui ont fait le coup, dit-il.

— C'est toujours la même chose, ajoute un planteur. Mille hectares de la plantation de M... ont été massacrés une nuit de la semaine dernière ; ce sont les coolies de la plantation qui ont fait le travail. L'affaire était bien montée : attaque sur les bâtiments de la plantation... Pendant ce temps-là, les coolies étaient réveillés sous la menace des mitraillettes. Facile : un coup de coupe-coupe de chaque côté, et un hévéa est fichu... Cent mille pieds dans la nuit... quinze ans de travail perdus !

Les quatre-vingts véhicules du convoi se regroupent et s'immobilisent... Les soldats prennent les dispositions de combat... Un des leurs a été tué dans une voiture d'escorte au moment où le convoi stoppait ; quelques partisans dissimulés dans la brousse ont ouvert le feu : deux soldats sont blessés. Les nôtres ont déclenché une riposte nourrie... Peine perdue, les attaquants connaissent la forêt... Toute recherche est inutile.

Il faut trois heures pour dégager la route. Le soleil « tape » ferme maintenant. Le convoi reprend sa route au milieu de la forêt coupée de plantations d'hévéas alignées à perte de vue.

Suzanna... village de planteurs perdu dans les plantations. Trang Bom... village annamite à la lisière de la grande forêt... Puis plus rien... plus une case, plus un village... tout a été brûlé. Au bord de la route en bordure de la brousse, aucun être humain ; seuls les poteaux noircis des paillotes dressent leurs squelettes calcinés au bord de la route... seuls les jardins de bougainvilliers en fleur restent vivants dans ce paysage de mort.

Dans la chaleur lourde, le convoi avance lentement... Trois fois encore, nous serons attaqués. Toujours de la même façon, une arme automatique dissimulée dans la brousse ouvrira le feu sur les camions de l'escorte... quelques-uns des nôtres tomberont... Les autos blindées riposteront : une patrouille s'enfoncera dans la forêt pour y poursuivre les agresseurs. Mais ceux-ci auront disparu par des sentiers connus d'eux seuls... Et nous repartirons toujours avec un peu plus de retard, pour nous trouver au rendez-vous de la mort... à l'embuscade.

Et, maintenant, nous sommes là... étirés sur des kilomètres, proie facile pour un adversaire nombreux et organisé !

Une mine saute à 3 mètres en avant du camion. uvert de poussière et de gravats, le pare-brise até par l'explosion, il plonge dans l'entonnoir et bloque, le nez en bas. Le chauffeur passe en ière, il appuie sur l'accélérateur, le moteur fle... mais le lourd véhicule refuse de bouger.

SOUDAIN, C'EST L'ATTAQUE GÉNÉRALE

Le tac tac des mitraillettes retentit soudain de s côtés... Les hommes du Viet-Minh, dissimulés s la brousse, font un carnage... A travers la ussière de l'explosion qui se dissipe, nous ercevons le camion précédent. Lui aussi s'est mobilisé. Un homme en descend sur la gauche, olver au poing. Il tire une fois en direction de la ousse... et s'affaisse. Le bruit est infernal...

Je me glisse doucement le long du marchepied et onge dans un fourré, où je m'étends de tout mon g. Sans arme, je ne peux trouver mon salut que s la fuite. Des épineux sur lesquels je suis tombé labourent le bras. Je rampe en direction de la êt pour m'éloigner du lieu de combat.

Je regarde ma montre... il est 17 h. 10... L'attaque st produite il y a quelques minutes, mais il me mble que cet enfer dure depuis toujours. La fusil- le se rapproche, mais je ne peux rien voir sur la ute balayée par les balles : les combattants, des ux côtés, se cachent et se massacrent sans se voir. C'est l'attaque générale... Ainsi, toute la série ttaques que nous avons subies depuis ce matin vaient qu'un but : nous amener à la tombée de la it sur le lieu de l'embuscade.

Le combat fait rage tout le long du convoi. Les Vietminh attaquent sans relâche, se lancent à l'assaut en poussant des hurlements. La nuit commence à tomber... Une lueur apparaît vers l'avant du convoi... puis une autre, puis d'autres encore : je saurai plus tard qu'il s'agit des autocars bourrés d'Annamites — principalement des femmes — dans lesquels les blessés brûlèrent vivants.

A 20 mètres, une bande d'hommes en armes procède méthodiquement au déchargement de mon camion dans une petite charrette amenée on ne sait d'où...

Le tir devient moins dense... de nouveaux incendies s'allument à tout instant : les « Viets » brûlent ce qu'ils ne peuvent emmener...

Deux avions français arrivent pourtant... Ils survolent le lieu du désastre au ras des arbres, lâchent quelques rafales... Mais que peuvent des avions dans la forêt ? La nuit tombe maintenant, et les chasseurs disparaissent. Les coups de feu se font plus rares et éclatent isolément ou en courtes rafales... La forêt rougeoie à la lueur des incendies... Des silhouettes passent en courant sur la route, se profilant en grandes ombres chinoises. Amis ? Ennemis ? Nul ne le sait... On tire maintenant sur tout ce qui bouge...

J'AVANCE EN RAMPANT DANS LA FORÊT

J'ai les mains et les bras en sang, pleins d'épines et d'échardes.

La progression est très pénible à travers cette végétation luxuriante, dans une chaleur étouffante.

Tout à coup, mes cheveux se hérissent... la sueur qui me coule de partout devient froide... j'ai peine à réprimer un cri d'horreur : ma main s'est posée sur quelque chose de gluant...

Dans la pénombre, à 50 centimètres de moi, une tête horriblement mutilée apparaît : orbites vides, nez et oreilles écrasés.

Pris de terreur panique, je me lève et fonce à toutes jambes à travers la forêt... les bambous me fouettent la figure... une rafale de mitraillette me salue au passage... j'entends les balles siffler et déchirer les branches quelques centimètres au-dessus de ma tête... Je m'enfonce dans la forêt... les incendies deviennent plus lointains. Tout, par ici, semble calme : devant moi s'étend un arroyo à sec. En le suivant, je dois arriver à la Lagna, au poste militaire qui garde le pont.

J'y arrive trois heures plus tard... trois heures de marche exténuante dans la nuit.

TOUT A ÉTÉ PILLÉ ET BRULÉ

Dans la petite cour du blockhaus de bambous apparaît l'étendue du désastre : quelques civils hirsutes et couverts de sang et un petit groupe de tirailleurs cambodgiens de l'escorte, qui se sont repliés, ont pu rallier le poste. On ignore ce que sont devenus les autres ; sur la rivière, le ciel rougeoie encore, illuminé par les carcasses incendiées des soixante-dix véhicules, éparpillés sur 8 kilomètres de route.

Une jeune femme annamite, qui s'est échappée d'un car au moment de l'attaque, soigne un tirailleur blessé. Tapie dans un fourré, elle a vu ses compagnons mitraillés sans défense... entendu les blessés hurler de douleur dans les autocars en flammes.

Les nouvelles se confirment : tout a été pillé et brûlé. Des centaines de personnes ont disparu... les morts se comptent par dizaines. L'escorte, trop dispersée, n'a pu se défendre efficacement. Plus de cent personnes sont prisonnières des « Viets ».

L'organisation des assaillants était remarquable : en fin d'opération, l'ordre de rassemblement leur a été donné par une sirène et tout était prévu pour le transport du butin.

Autour de la lampe tempête, dont la lumière blafarde éclaire le petit cercle des premiers rescapés, un convoyeur français est couvert de sang, sa chemise est en loques, ses grands yeux sont soulignés d'un cercle de poussière rouge. Assis sur une caisse, il fait tranquillement, d'une voix traînante colorée de l'accent parisien, la critique des opérations.

Sur la route, les premiers renforts arrivaient au pont de la Lagna.

LE COLONEL DE SAIRIGNÉ, commandant la 13e demi-brigade de légion étrangère, mort tragiquement au volant de sa jeep lors de l'engagement.

France-Illustration (M. Jarnoux).

LA MARINE FRANÇAISE RENAIT : BREST, 20 MARS, LE « JEAN-BART » ENTRE DANS LE BASSIN N° 9, OU IL SERA ACHEVÉ

LE SOUVENIR DE 1848

DEVANT LES RUINES DU REICHSTAG, DANS LE SECTEUR BRITANNIQUE DE BERLIN, LA FOULE ÉCOUTE LES ORATEURS CHRÉTIENS ET SOCIAUX-DÉMOCRATES.

SECTEUR RUSSE : DÉFILÉ DES MEMBRES DU PARTI UNIFIÉ.

BERLIN

LA commémoration de la révolution de 1848 coïncide avec une période d'effervescence politique et de tension internationale qui fait des manifestations officielles auxquelles elle a donné lieu tantôt un rappel des premières conquêtes de la liberté, tantôt une revendication des souverainetés nationales.

C'est le double aspect qu'ont revêtu en Allemagne les démonstrations du 18 mars, anniversaire de la révolution à Berlin.

Cette révolution visait à la fois l'émancipation sociale du pays et le triomphe du principe des nationalités. L'émeute parisienne de février ne fut que l'étincelle qui mit le feu aux poudres amoncelées sous le trône du monarque mystique et irrésolu qu'était Frédéric-Guillaume IV.

Le mouvement prit les formes les plus variées : pétitions d'étudiants et manifestations populaires en Bade et en Hesse, où le grand-duc héritier assuma la régence ; cortèges et jacqueries en Saxe, en Bavière, en Hanovre. A Munich, la foule avait, quelques jours auparavant, chassé la favorite du roi, Lola Montès — une ancienne danseuse du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Ce fut à Berlin que se joua la partie

JACOB KAISER, LEADER DES DÉMOCRATES-CHRÉTIENS.

décisive. Quand on y apprit que les Viennois avaient chassé Metternich, personnification de la réaction en Europe, les masses populaires se portèrent devant le château royal en conspuant le ministre déchu et le prince royal. Deux coups de feu tirés par la garde transformèrent la manifestation en émeute. La foule reflua en désordre, puis dressa des barricades. On se battit dans les rues pendant toute la nuit du 18 au 19 mars. Le 19, les émeutiers apportèrent au château les deux cent trente cadavres des victimes de la répression et obligèrent le roi à se découvrir devant eux.

Frédéric-Guillaume jouait son trône et sa vie.

Il sauva l'un et l'autre par une diversion. Le peuple exigeait de lui des libertés. Il brandit le drapeau de l'unité germanique sous la direction de la Prusse. Le 21 mars, il parcourt les rues en grand uniforme. Il lance un appel à la « nation allemande ». Le 23, il publie un programme de réformes. Le 25, il annonce la formation d'un cabinet libéral.

Le soulèvement n'a pas été maté, mais canalisé. La tragi-comédie a un deuxième acte. Il n'est ni social ni révolutionnaire. Il est allemand et constitutionnel. Il permettra au souverain non seulement de reprendre la situation en main, mais même de se voir offrir la couronne impériale — que d'ailleurs il refusera. Mais c'est déjà la préfiguration du Reich bismarckien. « La Révolution, dira le roi, est un immonde bâtard du diable et de la nature humaine. »

Les libéraux avaient été joués. Ils ne devaient retrouver la voix qu'en 1918, après l'effondrement de l'Allemagne wilhelmine. Et ce devait être encore pour peu de temps...

LE PRÉSIDENT TILDY SIGNE LA « RECONNAISSANCE » DE 1848.

BUDAPEST

C'EST le 15 mars que la Hongrie a fêté l'anniversaire de son soulèvement contre les Habsbourg. Ainsi, la Troisième République hongroise a célébré par anticipation le souvenir de la première, qui fut proclamée le 14 avril 1849 par Louis Kossuth.

Aussitôt connue la révolution parisienne de février, Kossuth demanda à la Diète hongroise la formation d'un ministère national. Alors furent votées en quelques semaines les lois qui transformèrent la Hongrie en Etat moderne et élevèrent son organisation au niveau de celle des Etats occidentaux, mais en respectant les particularités de son droit constitutionnel.

Le 14 avril, donc, la Diète proclama l'indépendance de la Hongrie et la déchéance des Habsbourg. François-Joseph, ressuscitant la vieille solidarité des trônes, fit appel au tsar. Le nouveau régime avait négligé le problème des nationalités dont il s'était lui-même réclamé : les Croates commandés par le ban Jellatchitch, appuyés par Vienne, marchèrent contre les Magyars, que les armées russes écrasèrent à Vilagos : le président du Conseil hongrois et treize généraux furent exécutés.

Petöfi s'identifia si complètement avec la cause de la révolution qu'il la défendit avec les armes, comme il l'avait défendue avec la plume : il disparut sur le champ de bataille de Segesvar à vingt-six ans. La Hongrie retomba sous le joug des Habsbourg.

Mais elle avait gagné la cause qu'elle avait perdue dans les rues ou les batailles.

A BUDAPEST, LE 16 MARS, LE MARÉCHAL VOROCHILOV SIGNE LE LIVRE D'OR DU PALAIS PRÉSIDENTIEL. A SA DROITE, M. GRECSUHA, PRÉSIDENT DE L'UKRAINE, ET M. MIHALYFI, CHEF DU CABINET DU PRÉSIDENT TILDY.

A Milan, 3.000 enfants chantent devant le Dôme.

ROME

La révolution de 1848 eut de tout autres conséquences en Italie. Lorsque le maire de Milan l'évoqua, en janvier dernier, au congrès communiste, il rappela qu'elle avait été à l'origine de l'émancipation politique et nationale du pays.

La nouvelle de la chute de Guizot, à Paris, et de Metternich, à Vienne, fit éclater des mouvements révolutionnaires dans toute la péninsule, où retentit le même cri : *Fuori i Barbari !* Dehors les Autrichiens !

Ce fut le souverain Charles-Albert qui prit la tête du soulèvement. Son drapeau n'était plus seulement la croix blanche de la Maison de Savoie : la croix y était encadrée des trois couleurs révolutionnaires. Il chassa les Autrichiens de Milan, cependant que Manin proclamait la république à Venise.

Qu'un petit Etat osât affronter à découvert la formidable Autriche, cela parut alors un coup de folie. Cavour n'en déchiffrera pas moins dans cet événement les grandes lignes de l'avenir de son pays.

Mais, à Milan, après les « cinq glorieuses journées », la discorde se mit dans les rangs des vainqueurs. Les trois grands hommes de la démocratie, Cattaneo, Mazzini et Ferrari, ne s'entendirent pas. Des désordres éclatèrent à Naples. A Florence, le souffle de la liberté nouvelle se transformait en ouragan d'anarchie. A Rome, le ministre de Pie IX, Rossi, était assassiné ; ce meurtre consomma la rupture entre la population et le pontife, qui dut chercher refuge à Gaète, laissant le peuple romain proclamer la république.

Au milieu de cette anarchie, Lamartine, dans son discours du 23 mai 1848, offrit son concours au Piémont pour reprendre l'œuvre de la libération. L'offre ne parut pas désintéressée au roi Charles-Albert, qui, dans une proclamation célèbre lui opposa la formule qui devait être la devise de la politique italienne : *Italia fara da se,* l'Italie se fera d'elle-même. On avait, dans son entourage, plus peur de la propagation des idées républicaines que des armées autrichiennes.

A Venise, en revanche, le gouvernement insurrectionnel de Manin remercia la République française de son appui et lui demanda d'envoyer quelques bâtiments de guerre dans l'Adriatique. Il vint une frégate ! L'alliance des peuples contre les régimes absolutistes, telle que l'avait rêvée Lamartine, resta une chimère.

Charles-Albert fut vaincu à Novare et dut abdiquer. Grâce à l'entremise de la France, l'Autriche se contenta d'une indemnité. Mais, partout en Italie, elle rétablit son autorité : la liberté était abolie et l'unité nationale, ajournée.

Albert Mousset.

M. de Gasperi inaugure le XVII[e] grand congrès pour l'étude de la révolution italienne.

A Milan, la barricade de 1848 est reconstituée devant le monument des « 5 jours ».

France Illustration au dîner des vins de champagne

M. JEFFERSON CAFFERY s'enquiert du millésime d'un magnum (ci-dessus). M. Budin, président du Comité de propagande des vins de Champagne, est soumis à l'examen qui lui donnera le titre de conseiller du vin.

M. VICTORIA ROCA, ambassadeur d'Argentine en France, déguste un verre de champagne au « Drap d'Or » avec une charmante Cannoise.

M. ENRIQUE CHAILLON, premier secrétaire de M. Victoria Roca, assistait au dîner des « Ambassadeurs » en compagnie de ce dernier.

Mme JEAN-CHARLES HEIDSIECK semble s'amuser énormément des anecdoctes qu'est en train de lui raconter le prince Vselode de Russie.

SAMEDI dernier s'est déroulé à Cannes le Dîner du champagne, quatrième gala organisé par l'Ambassade des vins de France, aux destinées de laquelle président M. Duchet, maire de Beaune, et M. Chamson. Un dîner aux « Ambassadeurs », auquel assistaient M. Jefferson Caffery, ambassadeur des Etats-Unis, et M. Victoria Roca, ambassadeur d'Argentine, réunit toutes les élégantes de la Côte et quelques personnalités champenoises dont les noms évoquent ces marques célèbres dont la réputation n'est plus à faire. Mais, avant ces réjouissances, l'attaché de l'Air américain et quelques invités qui devaient être élevés à la dignité de conseillers du vin durent se soumettre à l'examen traditionnel, et l'on n'aurait pu dire qui du champagne ou de l'esprit des candidats était le plus pétillant. Les nouveaux promus se montrèrent d'ailleurs presque aussi savants que les examinateurs, et l'on peut être assuré que les vins de France n'auront pas meilleurs défenseurs.

Photographies Foucherand, A. F. P.

M. Belin devant un de ses appareils, au laboratoire de Rueil.

LE JOURNAL DE DEMAIN

Le laboratoire ou fut reçu le premier message autographique Etats-Unis-France.

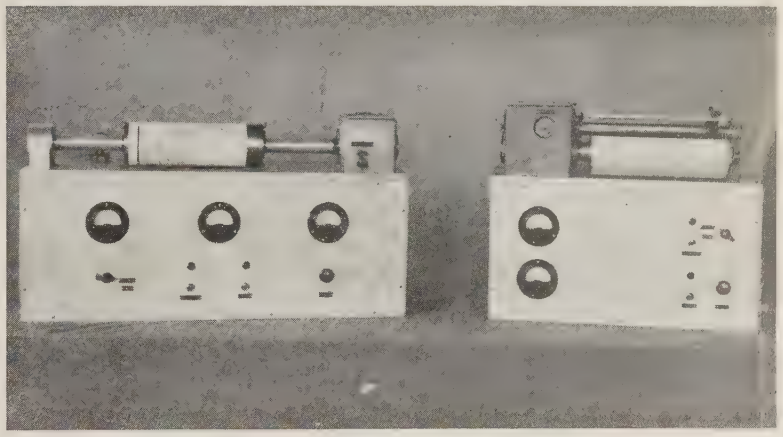
Presque chaque jour, le Vieux Monde, étonné, apprend que l'Amérique a encore pulvérisé un record ou mis au point une invention sensationnelle dont on se demande si elle ne finira pas, tôt ou tard, par bouleverser nos existences ou tout au moins nos habitudes. Cette semaine, il nous arrive d'outre-Atlantique les échos d'une réalisation surprenante : la transmission par radio, à domicile, des journaux quotidiens.

Dans quelques mois, dès que les appareils de réception seront fabriqués en grande série, un habitant d'une quelconque petite ville américaine pourra se tenir au courant, heure par heure, des événements mondiaux, grâce aux éditions photographiées que son journal lui fera parvenir par la voie des ondes et qui s'imprimeront automatiquement dans son appartement.

Ainsi, lorsqu'une nouvelle sensationnelle parviendra dans les salles de rédaction, le public en sera informé à peine un quart d'heure après qu'elle aura été lancée par les agences de presse. Le procédé qui permet une telle rapidité, et dont la commercialisation risque fort de bouleverser toute la presse d'ici quelque temps, n'est pas nouveau, puisqu'il est utilisé depuis de nombreuses années pour la transmission des photographies par fil ou par radio.

Nous avons donc demandé à Edouard Belin, qui est l'inventeur de ce système, de bien vouloir nous donner son opinion sur le journal radiodistribué et ses possibilités.

Edouard Belin est né à Vesoul le 5 mars 1876. A treize ans déjà, alors qu'il faisait ses études à Dijon, il inventa sa première machine : trouvant que le temps s'écoulait trop lentement pendant les cours et trop vite pendant les récréations, il fit les plans d'une horloge à double balancier qui marchait plus ou moins vite selon le cas. Il arriva ce qui devait arriver : le professeur s'aperçut de l'activité insolite de son élève et le colla deux dimanches de suite... mais la pendule était réalisable, elle pouvait marcher, ainsi que le confirma un horloger ! Edouard Belin aurait voulu pouvoir ne s'occuper que de ce genre de choses, malheureusement, son père le destinait à la magistrature et, contre son gré, il dut faire son droit. Enfin, envers et contre tous, il put se consacrer exclusivement aux études techniques qui le passionnaient, et ce fut le début de son étonnante carrière : en janvier 1907, il jette les bases de sa méthode téléphotographique, dont l'idée lui vient une nuit et qu'il fait breveter le lendemain matin ; en 1914, il invente la cryptobelinographie, qui permit pendant la guerre la transmission des messages secrets ; en août 1920, le premier reportage téléphotographique est réalisé grâce à l'appareil qu'il a mis au point ; en juin 1921, il tente les premiers essais radiotéléphotographiques et reçoit, le 5 août de la même année, à la Malmaison, le premier message autographique transmis par sans fil depuis les Etats-Unis ; en janvier 1924, le premier service belinographique est créé et étendu progressivement aux principales villes de France ; en juin de la même année, enfin, la transmission par T. S. F. d'une photographie en demi-teinte est réalisée.



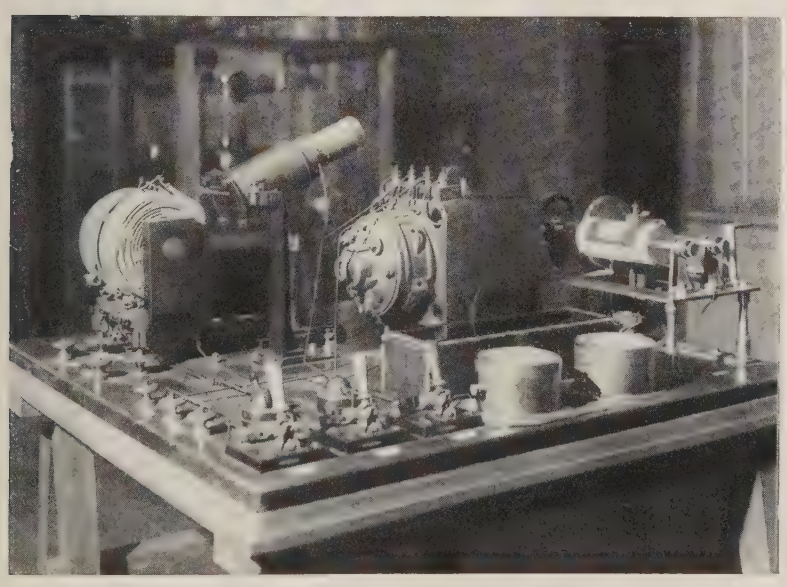
Appareil utilisé par l'O. N. M. pour la transmission des cartes.

Depuis, tous les journaux publient quotidiennement des photographies transmises grâce au procédé d'Edouard Belin, et le monde entier connaît son nom.

Mais ce ne sont là que quelques-unes de ses inventions. Il réalisa également divers appareils de télégraphie, de cinématographie et de chronométrie, de même qu'il mit au point, en 1942, la belinogravure, qui permet de préparer automatiquement la gravure des cylindres d'imprimerie.

Aujourd'hui, Edouard Belin, qui a soixante-douze ans, mais en paraît à peine soixante, est passionné par la question des contacts avec la Lune : il projette de se servir de cet astre comme d'un écran sur lequel il enverra une photographie dont l'image lui sera retournée en écho, intacte après un voyage dans l'éther de 700.000 kilomètres.

Nul mieux qu'Edouard Belin, cet homme qui a doté le monde moderne de cette merveille qu'est la télégraphie des images, n'était donc plus qualifié pour nous parler du journal radiodistribué.



Le premier appareil Belin, conservé aux Arts et Métiers.

L'AVENIR DU JOURNAL RADIODISTRIBUÉ

par Édouard Belin

Le journal « radiodistribué », imprimé à domicile avec ses nouvelles et ses images, est quelque chose de nouveau, susceptible d'apporter un bouleversement considérable dans nos conceptions sur la presse.

Du point de vue technique, cependant, le système ne représente rien de nouveau. Personne n'ignore, aussi bien dans notre Vieux Monde que sur le nouveau continent, que de nombreuses images sont transmises quotidiennement, soit par fils téléphoniques, soit par radio.

Je me suis un peu occupé de ces questions au cours des années écoulées, et je crois utile de bien préciser le but poursuivi.

La belinographie, qui est le procédé utilisé pour la transmission du journal à domicile, n'est pas *la photographie à distance*, mais bien *la reproduction à distance* d'une photographie ou d'un document, ici une page de journal, existant préalablement. Il n'y a donc aucune confusion possible avec la télévision, qui, elle, requiert des conditions de rapidité exceptionnelles. En fait, la phototélégraphie est à la télévision ce que la télégraphie est à la téléphonie.

Le principe qui permet ces transmissions de documents a été décrit maintes fois : en premier lieu, il est évident que l'on ne peut songer à transmettre instantanément, dans son ensemble, une photographie. La transmission d'une image ne peut être faite que si cette dernière est décomposée en un certain nombre de points ou de surfaces infiniment petites.

UNE INFORMATION ARRIVE A LA RÉDACTION DU JOURNAL RADIODISTRIBUÉ.

LA NOUVELLE EST IMMÉDIATEMENT TAPÉE A LA MACHINE, AU FORMAT...

... PUIS ELLE EST COLLÉE EN PLACE DANS LA CASE QUI LUI A ÉTÉ RÉSERVÉE...

... TANDIS QUE LE TITRE DE L'ARTICLE EST PRÉPARÉ EN MÊME TEMPS.

Or, il est un appareil, la cellule photoélectrique, qui est capable de traduire en valeurs électriques variables les intensités lumineuses qui la frappent et qui sont elles-mêmes variables, puisque les points composant l'image réfléchissent plus ou moins bien la lumière selon qu'ils sont blancs, gris ou noirs. Il suffit donc de faire défiler chacun des points composant le document à transmettre devant une cellule photoélectrique pour pouvoir disposer de courants électriques dont les intensités successives équivalent aux points correspondants de l'image.

Cette décomposition du document en *points* ou surfaces juxtaposées est réalisée grâce à un cylindre sur lequel est fixée l'image et qui tourne sur son axe tout en étant également animé d'un mouvement de translation le long de ce même axe. C'est-à-dire que l'image, en tournant sur elle-même, se déplace vers la droite ou vers la gauche. Elle est ainsi complètement balayée par le faisceau lumineux qui agit après reflexion sur l'ampoule. Cette *exploration* est d'ailleurs facilitée par l'emploi d'un système optique qui permet d'envoyer sur la cellule l'image *agrandie* d'un point du document. Le dispositif qui réalise cette opération est composé essentiellement d'une lampe qui, par le jeu d'une première série de lentilles, projette sur le document une tache lumineuse de faible diamètre. La lumière réfléchie par la partie de l'image ainsi éclairée est alors reprise par un objectif qui la renvoie dans l'*œil* de la cellule photoélectrique. On obtient ainsi sur la cellule le reflet agrandi d'un des points composant le document à transmettre. Il suffit ensuite d'amplifier convenablement les variations d'intensité successives que transmet la cellule pendant le temps où elle lit le document pour obtenir un courant dont les modulations peuvent être envoyées au poste récepteur soit par fil, soit par radio.

Ceci n'est que la première partie de l'opération : il faut maintenant reconstituer l'image, point par point, au poste récepteur. Le problème est donc inversé : il faut traduire les modulations de l'émission en intensités lumineuses variables qui impressionneront une feuille de papier sensible... laquelle nous restituera l'image. Pour cela, il faut avoir recours à un oscillographe à miroir dont les réactions sont commandées par les modulations de l'émission : c'est dire que les mouvements du miroir varieront avec l'intensité du courant reçu. Ce miroir, convenablement éclairé, reflétera donc le jet de lumière qu'il reçoit en des points différents selon que l'oscillographe le fait tourner dans un sens ou dans un autre. Dans cette zone balayée par le faisceau, il ne reste plus qu'à intercaler une *gamme de teintes* pour obtenir les intensités lumineuses variables qui impressionneront le papier sensible et nous redonneront l'image. Cette *gamme de teintes* est une ouverture triangulaire : c'est dire que dans sa partie la plus large elle laisse passer plus de lumière, alors que dans sa partie étroite elle intercepte une partie des rayons qu'elle reçoit. Ainsi, selon les battements du miroir, la feuille sensible, qui tourne sur un cylindre identique à celui du poste émetteur, sera plus ou moins impressionnée... et le problème sera résolu, à condition, naturellement, que les cylindres émetteur et récepteur tournent ensemble !

Cette synchronisation indispensable est déclenchée automatiquement par le poste émetteur lui-même : au moment où le cylindre sur lequel le document est enroulé se met en mouvement, un *top* est envoyé vers l'émetteur, qui, au moment où il le reçoit, libère le mécanisme d'entraînement de son propre cylindre, l'uniformité de marche étant ensuite maintenue par deux diapasons.

On concevra aisément que les appareils belinographiques sont sensiblement plus compliqués que nous ne l'avons exposé ici, mais cette description schématique permettra, je l'espère, d'en comprendre le principe de marche.

Il est donc évident que l'on pouvait substituer à une photographie une feuille de journal, puisque celle-ci est également composée de points noirs, gris et blancs.

Les établissements qui portent mon nom avaient d'ailleurs réalisé, plusieurs années avant la guerre, des appareils pour des journaux étrangers qui désiraient transmettre à distance l'intégralité d'une page de journal. De même, l'O. N. M. utilise depuis longtemps la belinographie pour la transmission des renseignements météorologiques destinés à l'aviation.

Ainsi, pour radiodistribuer un journal, il n'y avait, du point de vue purement technique, aucun obstacle à surmonter, d'autant qu'un papier spécial d'enregistrement sur lequel l'inscription des images est immédiatement visible, sans nécessiter de manipulation, a été mis au point aux Etats-Unis.

La radiodistribution d'un journal pose, cependant, d'autres problèmes, et, en premier lieu, celui de l'exploitation, laquelle ne se présente pas de la même façon en Amérique qu'en Europe, et spécialement en France. Il existe aux Etats-Unis d'immenses exploitations agricoles fort éloignées des grandes villes et dans lesquelles les journaux ne peuvent parvenir qu'avec

LA FEUILLE SUR LAQUELLE LES PHOTOGRAPHIES, LES TITRES ET LES INFORMATIONS SONT COLLÉS EST ATTACHÉE AUTOUR DU CYLINDRE DE L'APPAREIL TRANSMETTEUR. — A DROITE, LE JOURNAL TEL QU'IL SE PRÉSENTE AU SORTIR DE L'APPAREIL RÉCEPTEUR.

un grand retard, ce qui est incompatible avec le caractère d'actualité des informations.

Dans ce cas particulier, la réception à domicile d'un journal peut donc être un facteur indéniable de progrès.

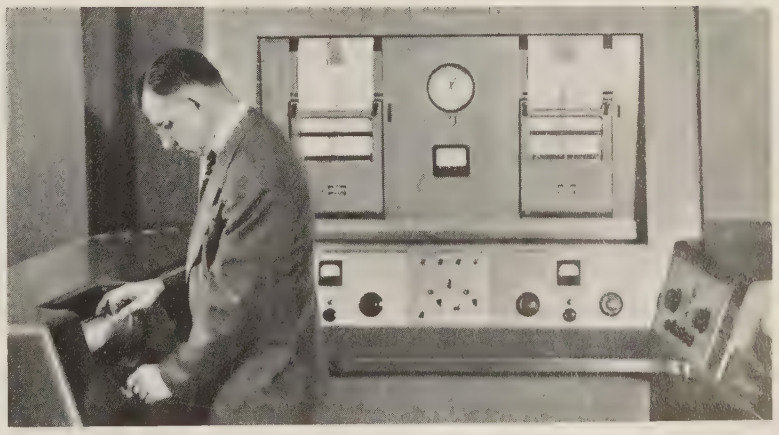
La situation se présente-t-elle de la même façon en France ? Il existe peu de fermes ou de hameaux qui ne reçoivent pas le jour même le journal de leur choix. Sans doute, certains villages de montagne, qui sont isolés par les neiges pendant de longs mois, bénéficieraient-ils de l'installation en France d'un réseau de radiodistribution des journaux, mais leur nombre est infime comparé à celui des milliers d'agglomérations où les quotidiens parviennent rapidement par chemin de fer ou par service automobile. Qui ne se souvient d'avoir vu, en province, les chauffeurs d'autocars jeter un rouleau de journaux en passant devant le bureau de tabac d'un petit village qu'ils traversent sans s'arrêter ni même ralentir ?

Le problème de l'exploitation est donc totalement différent dans le premier cas et dans le second. A quoi bon, en effet, recevoir par radio un journal dont la lecture risque d'être pénible, puisque, à moins que le temps de transmission soit considérable (la netteté est jusqu'à un certain point fonction de la vitesse de rotation des cylindres), on pourra lire ce même journal quelques heures plus tard.

Enfin, toujours en ce qui concerne la France, le succès du journal radiodistribué ne serait pas certain : le Français aime trop lire les faits divers et les petites informations que le format restreint du journal radiodistribué ne permet pas de publier. Il aime trop aussi acheter son journal dans la rue, et surtout *son* journal, celui qu'il lit tous les jours de préférence aux autres. Or, il n'existe chez nous, actuellement, que la radio d'Etat, et ce serait sans doute elle qui serait chargée de cette distribution. Il lui faudrait, de plus, construire de nouveaux et nombreux postes émetteurs. Or, nous savons tous que l'éther est déjà fort encombré et que les radioélectriciens du monde entier, lors de leurs réunions périodiques, sont obligés de prendre des mesures internationales pour répartir les longueurs d'onde et les heures d'émission.

Ainsi, si cette application d'une invention ancienne, à laquelle j'ai consacré une bonne partie de mon activité, présente dans beaucoup de cas des avantages inégalables — en ce qui concerne, en particulier, la réception d'un journal radiodistribué à bord des navires et des avions — il ne faut pas se hâter de conclure à une fin prochaine de la presse imprimée.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte), N. Y. Times.



CI-DESSUS : L'APPAREIL DE TRANSMISSION ; CI-DESSOUS : LE RÉCEPTEUR.

DANS L'ILLINOIS, A ALTON, DES HABITATIONS, SOUFFLÉES PAR UN VIOLENT TOURBILLON, SE SONT ÉCROULÉES SUR LEURS OCCUPANTS.

TORNADES AUX ÉTATS-UNIS

Au sortir d'un hiver particulièrement rigoureux, le retour du printemps s'est accompagné, aux Etats-Unis, d'une série de tornades d'une violence rare, qui ont fait des victimes et laissé sur leur passage de longues traînées de destructions.

Soufflant du Sud-Ouest au Nord-Est, ces tornades ont atteint successivement le Texas, l'Oklahoma, l'Illinois, l'Ohio et la Pensylvanie.

La base aérienne de Tinker, près d'Oklahoma, a été saccagée à deux reprises par la tourmente. Près d'une centaine d'appareils ont été détruits, parmi lesquels plusieurs avions à réaction.

Passant en trombe sur la ville d'Alton, dans l'Illinois, la tempête a « soufflé » littéralement nombre d'habitations, dont les toitures et les murailles ont été arrachées par le vent.

A Chester (Pensylvanie), 25 wagons d'un train de marchandises de la ligne Baltimore-Ohio ont déraillé, se renversant au passage d'une rivière, sans heureusement faire de victimes.

La Croix-Rouge américaine a dépêché des équipes de secours pour soigner les centaines de blessés et pour venir en aide aux milliers de familles restées sans abri.

CHESTER : LA TORNADE FAIT DÉRAILLER UN TRAIN DE MARCHANDISES AU-DESSUS D'UNE RIVIÈRE.

LITTÉRATURE
PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

ENTRE WIESBADEN ET VICHY

Les procès-verbaux de la commission d'armistice

Dans un message de Londres du 16 août 1940, le général de Gaulle déclarait :

« ... Que le régime matériel et moral imposé à la France par les abominables armistices soit un régime intolérable, c'est, hélas ! bien évident. Les conditions des armistices ont été fixées par l'ennemi précisément pour que la France ne puisse les supporter. »

Le général de Gaulle rappelait ces conditions établies pour que notre patrie fût systématiquement assassinée, comme nos nationaux devaient l'être dans les camps de la mort lente : l'occupation, la ligne de démarcation, la vie du pays arrêtée. Il énumérait ensuite les aggravations iniques apportées par l'ennemi au régime prévu, et par lesquelles la France était mise au pillage. Il ajoutait : « Le peuple français s'aperçoit que la restauration du pays est totalement impossible sous le régime des armistices. Il s'aperçoit qu'il n'y aura pour lui qu'écrasement et que misère tant que l'ennemi sera sur son sol et tant que ceux qui collaborent avec l'ennemi détiendront ce qu'ils appellent le pouvoir. »

Ces évidences, que la propagande germano-vichyssoise s'ingéniait à masquer, sont devenues des vérités historiques. Cependant, les responsables et les complices du crime contre la France poursuivent, et quelquefois par delà le tombeau, leur prétention à se justifier. On voit paraître plus d'un ouvrage où la politique issue de Bordeaux et pratiquée par Vichy est représentée comme ce qu'on pouvait faire de mieux en attendant la libération. Il a même été publié, ces dernières semaines, un ouvrage intitulé *Laval parle,* qui est un plaidoyer, d'ailleurs médiocre, de la politique de négociation avec l'Allemagne, telle qu'elle a été conduite par un de ses principaux agents.

Les souvenirs que nous avons tous gardés de l'occupation suffiraient à rétablir la vérité. Mais l'histoire, malgré tout, ne se laisse pas impudemment accommoder. Il y a des documents. Certains de ceux-ci viennent d'être édités en un recueil d'un grand intérêt. En voici le titre tout au long : *la Délégation française auprès de la commission allemande d'armistice. Recueil de documents publié par le gouvernement français. Tome premier, 29 juin 1940-29 septembre 1940* (Alfred Costes, éd.). Il ne s'agit pas là d'un livre d'histoire, mais des matériaux avec lesquels les historiens travaillent. Je ne le signale donc qu'aux lecteurs qui aiment à posséder certaines archives. Mais j'ajoute que les documents réunis là sont d'un intérêt de premier ordre.

On y voit que, dès les premiers jours de l'application de l'armistice, il apparut avec une clarté effrayante que l'on s'était engagé dans une voie impraticable. On avait prétendu signer une convention, très dure assurément, mais qui constituait un engagement bipartite. En fait, l'accord signé était le moyen de nous amener à subir tout ce qu'il plaisait à l'ennemi de nous imposer. Nous étions livrés à son bon plaisir. On prétendait avoir évité le pire et limité les dégâts. En fait, l'acte du 22 juin avait établi une brèche par où l'ennemi pouvait nous infliger le pire par degrés, à la seule mesure de son arbitraire et de sa mauvaise foi.

La commission d'armistice se réunit pour la première fois à Wiesbaden le 29 juin 1940. Pourquoi Wiesbaden ? Parce qu'il convenait aux Allemands que le siège des pourparlers et discussions fût loin de Paris et de Vichy, et que les communications fussent incommodes. Le général Huntziger est arrivé en affirmant sa loyauté. Bien sûr, a répondu le général von Stülpnagel : on va traiter toutes choses « en soldats ». Mais il va suffire de quelques jours pour que les Français sachent à quoi s'en tenir.

Dès le 15 juillet, le gouvernement de Vichy est assailli de nouvelles exigences au sujet de l'Afrique du Nord. Au milieu d'août le général Huntziger dresse avec amertume un tableau de toutes les violations déjà commises par les Allemands à l'égard de leurs engagements : réquisitions abusives, rafle de locomotives et de wagons, maintien féroce de la ligne de démarcation, ténébreuse annexion de l'Alsace-Lorraine, frais d'occupation exorbitants. « Le Führer a parlé de justice, dit le général. Nous voudrions croire que c'est dans cet esprit que l'Allemagne a toujours l'intention de nous traiter... » Stülpnagel réplique qu'il répondra quand il aura consulté son gouvernement. Et puis il rappelle nos exigences de 1918. Et le général Huntziger, hélas ! a la faiblesse de plaider coupable pour la France de 1918.

Quelques jours plus tard, il lui faut pourtant protester à nouveau : « Où l'Allemagne veut-elle mener la France ? Est-ce que la souveraineté ne serait qu'un mot ? Le gouvernement français ne peut résister que moralement. Il ne peut plus le faire matériellement, mais il y aura un diktat de plus, et le monde le saura. »

Ces pages sont pénibles à lire, quand on arrive à des épisodes comme celui de Dakar, où l'on voit un délégué français supplier les Allemands d'autoriser la France à envoyer l'escadre de Toulon en renfort contre la tentative de « l'ex-général de Gaulle ». On en rougit pour ceux qui ont pu accomplir de telles démarches.

A la lumière de ces documents, l'armistice apparaît vraiment pour ce qu'il fut : non seulement, de la part de l'ennemi à notre égard, un instrument de ruine matérielle, mais un moyen d'avilissement moral. Il conduisait ceux qui l'avaient accepté non seulement à se déshonorer le jour de la signature, mais à continuer d'avancer inexorablement dans la voie du déshonneur. Du moment qu'on était entré dans cette voie, on ne pouvait que subir chaque jour un peu plus d'exactions et de hontes. On s'étonne que les responsables de Vichy n'aient pas eu un sursaut et un refus, dès qu'ils se sont vus engagés dans cette descente aux abîmes, où ils conduisaient la France avec eux. Mais il était déjà trop tard. C'est dès le premier jour qu'il eût fallu dire non.

ELVIRE POPESCO, ÉBLOUISSANTE INTERPRÈTE DE « TOVARITCH ».

AU THÉATRE DE LA MADELEINE

TOVARITCH

On a revu avec plaisir ce *Tovaritch,* de Jacques Deval, qui fit les beaux jours des années trente. A elle seule, Mme Elvire Popesco, dans le rôle de la grande-duchesse Tatiana Feodorovna réduite à la condition de femme de chambre, justifierait le spectacle. Elle y fut et elle y demeure unique, avec ses emportements, ses dédains, ses grâces, sa fantaisie torrentueuse, son inimitable accent slave, son irrésistible sourire. A côté d'elle, M. Victor Francen a repris le rôle du prince Mikaïl Alexandrovitch Ouratief, créé par André Lefaur, et cette redoutable succession n'a point paru l'accabler. Moins franchement caricaturale que celle du légendaire Topaze, son interprétation en finesse éloigne le texte du vaudeville pour le rapprocher de la comédie, et l'auteur n'y perd rien.

Le spectacle de ces deux grands acteurs se donnant la réplique est complété au théâtre de la Madeleine par celui d'une troupe homogène et qui, dans les seconds rôles, comprend des comédiens d'une efficacité non moins certaine : M. Marcel Simon et Mme Marcelle Praince figurent Charles et Fernande Arbeziab. J'ai remarqué aussi les excellents Paul Amiot et Jacques Varennes, Mlles Clarisse Deudon et Janine Wansar.

Mais la pièce, me direz-vous ? Eh bien, la pièce est restée ce qu'elle était. Il est même curieux qu'elle ne porte pas plus de rides. Mais c'est une règle presque constante que la bouffonnerie vieillit moins vite que le drame, et, dans l'occasion, tout ce qui ressortit à la Russie des Soviets a conservé un accent d'étonnante actualité.

M. Jacques Deval connaît toutes les subtilités, toutes les ficelles du métier. Il en use avec une adresse consommée et sait choisir ses interprètes. *Tovaritch* a fait rire aux éclats les spectateurs de 1933. Il ne réjouira pas moins ceux de 1948, et ce sera justice. Entre la revue de cabaret et la comédie de mœurs, pourquoi n'y aurait-il pas place pour des pièces faciles et joyeuses, mais faites de main d'ouvrier, et dont les effets sûrs ne fassent rougir ni l'auteur ni le public ?

CARY GRANT ET INGRID BERGMAN ONT RÉUSSI DANS « LES ENCHAÎNÉS », FILM D'A. HITCHCOCK, UNE DE LEURS MEILLEURES CRÉATIONS.

LA MAISON DU Dr EDWARDS
LES ENCHAINÉS

ALFRED HITCHCOCK est un metteur en scène anglais qui a réussi une carrière exceptionnelle à Hollywood. Il s'est fait une spécialité des films policiers, ou, du moins, des films dont l'intrigue est fondée sur une ancedote policière. Car son principal mérite consiste à ne prendre qu'un point de départ dans le meurtre ou l'énigme qu'il propose à l'avidité insatiable des spectateurs et à s'intéresser beaucoup plus soit au développement psychologique, soit à un récit allégrement conté.

Le hasard des sorties fait que l'on projette simultanément deux films qu'il a réalisés à un an d'intervalle, dont Ben Hecht a écrit le scénario et dont Ingrid Bergman est la principale interprète féminine. Ils méritent d'être vus l'un et l'autre, car, tout en exploitant la même veine, ils n'en demeurent pas moins différents.

La Maison du docteur Edwards souffre d'un déplorable titre français. J'admets que *Spellbound,* qui signifie plus ou moins « sous le charme », charme étant pris dans son sens magique, était intraduisible, mais on aurait pu trouver soit un équivalent, soit un titre qui eût tout au moins un rapport avec le sujet.

Nietszche a écrit que Lohengrin montrait qu'il n'est pas bon pour une épouse de savoir trop exactement qui est son mari. *La Maison du docteur Edwards* nous montre au contraire une femme désirant à tout prix savoir qui est l'homme qu'elle aime. L'intrigue exploite deux des thèmes les plus en vogue ces dernières années à Hollywood : la psychanalyse et l'amnésie. Elle le fait non sans adresse, mais on commence à être agacé de voir Freud mis en images, de telle sorte qu'il soit compréhensible à l'intelligence d'un enfant de douze ans. Cette vulgarisation implique une naïveté qui finit par être crispante. Le morceau de bravoure est constitué par le rêve de l'amnésique psychanalysé, mais, en dépit de la collaboration de Salvador Dali, cette séquence me paraît complètement manquée. Il y a certes plus d'une manière d'évoquer au cinéma des images oniriques. Mais, cette fois-ci, il faut reconnaître que le metteur en scène a échoué à donner l'impression des visions qui naissent dans le sommeil. Par bonheur, il se rattrape sur le récit lui-même des aventures de la jeune psychanalyste. Celles-ci sont racontées avec une telle adresse et un tel brio, un sens si adroit du coup de théâtre et une manière si élégante de faire rebondir l'intérêt qu'il est difficile d'y résister.

Le sujet des *Enchaînés* (cette fois-ci un meilleur équivalent au titre anglais *Notorious*) exploite un autre poncif : celui de l'espionne qui use de son charme physique pour mener sa mission à bonne fin. En vue de donner satisfaction aux exigences de la moralité puritaine, on a jugé nécessaire que la séduction fût consacrée par la cérémonie du mariage. De mon point de vue, cela aggrave encore ce que le thème a de déplaisant.

Ici aussi tout est sauvé par le pittoresque de la narration. Les premières séquences sont vraiment admirables à cet égard. Nous passons de l'atmosphère de publicité scandaleuse qui entoure un procès retentissant aux Etats-Unis à celle de l'ivresse froide et nauséeuse qui suit une fête nocturne où l'on a trop bu et trop fumé.

Alfred Hitchcock a utilisé dans ce film, pour la première fois à ma connaissance, des gros plans de ses protagonistes, qui, au lieu de rester à peu près immobiles, comme ce fut toujours le cas jusqu'ici, se déplacent rapidement. Je ne sais si cette innovation technique en est la cause ou si c'est l'admirable interprétation d'Ingrid Bergman et de Cary Grant, mais il est parvenu ainsi à donner à ses scènes d'amour un mouvement et une intensité rarement atteints. Il faut dire qu'Ingrid Bergman, toujours étonnante, s'est encore surpassée dans *les Enchaînés*; en plus de ses qualités exceptionnelles de comédienne, il se dégage de ses traits une sensualité fraîche, presque innocente, dont il n'y a guère d'autre exemple.

Cary Grant, d'ailleurs, est à peine inférieur à sa partenaire et il a réussi une de ses meilleures créations, de même que Claude Rains, qui a nuancé avec beaucoup d'intelligence le personnage plus conventionnel de l'agent nazi. Car j'ai oublié de dire que *les Enchaînés* reposent sur une ténébreuse histoire d'uranium détenu par un groupe d'Allemands dans une république sud-américaine. Ce qui nous vaut une des plus ingénieuses inventions du scénariste : la scène où Ingrid Bergman et Cary Grant, surpris par le mari de la première au moment où ils se livrent à une perquisition dans la cave, feignent un entretien amoureux, pour détourner le soupçon de leur activité policière, et ne sont pas sans être les premières dupes de leur propre ruse.

Petites robes de Printemps

ON ne saurait dire, en parlant de la mode, que nous entrons dans l'ère de la simplification, car tout est changé, compliqué, tarabiscoté. Le tailleur cède le pas au tailleur de fantaisie, les robes d'après-midi sont brodées et rebrodées, les robes du soir se terminent en poufs volumineux, placés à gauche, à droite, en avant, en arrière, avec une ostentation plutôt surprenante. Mais le printemps est aussi, par sa température même, la saison des petites robes, et celles de cette année sont charmantes. Peut-être leur reprocherai-je d'être monotones et de toutes se rapporter au même modèle : jupe plissée ou à godets, corsage collant, ouvert en rond ou en bateau. A vrai dire, les artifices de coupe peuvent rajeunir ce nouveau modèle et lui donner une allure de bustier ou de guêpière à la Rochas. Il suffit d'une pince bien placée qui aplatit la taille, fait légèrement saillir les hanches pour lui conférer cette ligne 1900 que les jeunes filles ont toutes su se donner. Un charmant mouvement de drapé relève un peu les jupes en arrière ou

JEANNE LAFAURIE. — Redingote d'après-midi en taffetas marine à pois. Le tissu est d'Hurel. Le chapeau est de Maud Roser.

JACQUES GRIFFE. — La robe de cocktail est en taffetas beige de chez Bianchini Férier.

LUCIEN LELONG. — Robe en djakyl pied-de-poule de chez Rodier noir et blanc. L'encolure et les manchettes sont en piqué blanc.

JEAN FARELL. — Tailleur en tissu pékiné noir et blanc de Dormeuil. Le chapeau est d'Albin Loganes.

MAGGY ROUFF.— Robe en taffetas changeant à petits nœuds de chez Staron. La veste est en velours noir de chez Girondeau ; elle est ornée d'un nœud en taffetas vert et jaune changeant de chez Ducharne.

Soulier d'après-midi de JANE.

de côté sur un jupon rayé ou garni de dentelle. Rien ne sera plus estival qu'un volant de linon ourlé de Valenciennes et rien n'aura un plus délicat aspect de coquetterie. Les jupons sont nombreux, soit pour 5 heures, soit pour les robes du soir. J'imagine qu'ils auront un grand succès en nous rappelant le « frou-frou » de nos grands-mères.

Cela dit, je n'envie pas les jeunes filles ou les jeunes femmes ultra-modernes : le serre-taille est un artifice très ennuyeux et plutôt désagréable à porter. Nous en aurons vite fini avec cette extravagance. Plus nouveau me paraît être le large bourrelet qui se noue à la taille pour élargir les hanches.

En quel tissu ferez-vous vos petites robes ? En très fin lainage de nuance tendre : vert pâle, bleu Nattier, mauve bleuté, rose, tous les tons pastel, qui sont à la fois seyants et faciles à choisir. Pour le matin, ne craignez pas le bleu marine et n'imaginez pas qu'il « fait pensionnaire », comme disait une jeune fille à côté de moi. Rien n'est plus jeune et plus agréable que le marine garni d'une encolure, de poignets, de dépassants clairs en piqué blanc. Et, dans l'intérieur d'une petite veste, un gilet clair met une note gaie que l'on aime à voir. Les blouses de mousseline à plastron bien amidonné sont, pour cette raison, extrêmement réussies. Elles sont évidemment « 1900 », mais comment ne pas adopter une mode qui fut celle de Liane de Pougy et de la belle Otero, puisque nous en sommes là ? Pour ma part, je respirerai avec joie le jour où je ne retrouverai plus des souvenirs de ce que l'on appelait le « bon vieux temps », temps qui n'était, je vous l'assure, tant au point de vue des fanfreluches qu'aux autres, ni meilleur ni pire que le temps d'aujourd'hui.

Peut-être devrais-je aussi vous signaler une nette tendance vers les nuances claires. Beaucoup de robes blanches attendent les beaux jours, en particulier des robes « lingerie », qui sont évidemment le fin du fin en élégance et en soin. Les entredeux de dentelle coupent les petits plis, les robes de piqué sont bordées d'un gros feston, soit blanc, soit de couleur. Quelques tailleurs de cotonnade sont également accompagnés d'une blouse de linon ou de mousseline travaillée avec art. Car nous aurons sûrement une époque où le tissu de coton sera très en faveur. Usez-en pour le costume

ou la petite robe « tailleur » que vous porterez facilement, soit à Paris, soit à la ville d'eaux. Mais n'y pensez pas le soir. Rien n'est plus épaississant qu'une jupe de coton froncée à la taille, à moins qu'on n'en dispose l'ampleur en plis plats sous un corsage bien serré au buste.

Et vous savez aussi que les très grandes fleurs ne sont point seyantes. Elles ont beau être à la mode, vous aurez raison de ne pas suivre cette mode-là.

MARTINE RENIER.

GERMAINE LECOMTE. — Veste de toile rose de chez Staron, ornée d'un jabot d'organdi rose coulissé de velours noir. La robe est en soie naturelle marine à pois blancs de chez Coudurier et elle est relevée sur un jupon d'organdi rose.

MAUD et NANO. — Grand chapeau en gros paillasson noir orné de jersey jaune pâle.

LE MONNIER. — Un plateau en paille naturelle orné de voile de soie.

CARVEN « CARIOCA ». — Robe d'après-midi en crêpe violette, pointillée de tout petits pois blancs, de Bianchini.

BRUYERE. — Robe de cocktail en taffetas noir et taffetas beige à pois noirs. Les tissus sont de Staron.

LE TISSU, PREMIE

PAR JULIETTE CLAREN

La mode est-elle jolie ?
— Que porte-t-on ?
— Les jupes sont-elles encore allongées ?
— Et les corsages ?

Autant de questions posées par toutes les jolies femmes coquettes que l'on rencontre à Paris au lendemain de la première présentation de collections !

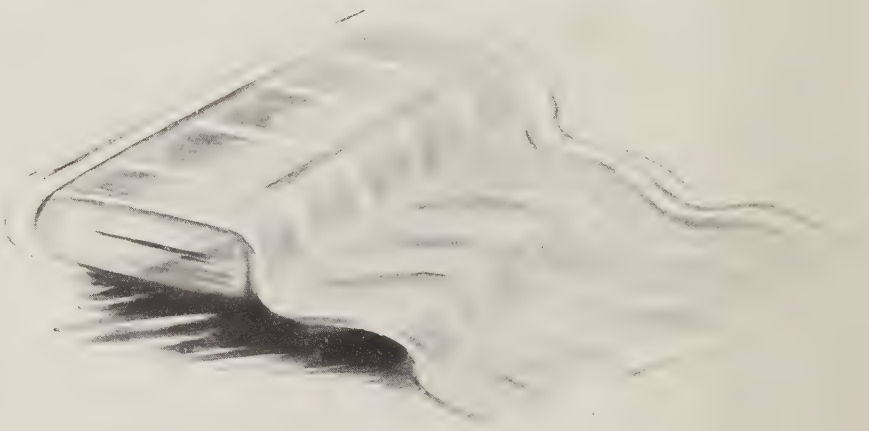
Il ne nous appartient pas de répondre ici à ces aimables curieuses. Une plume plus autorisée que la nôtre les renseignant par ailleurs dans ce même numéro. Mais, ce qui importe, *c'est de constater à quel point les femmes se préoccupent peu de savoir en quels tissus sont exécutées ces toilettes dont la ligne les soucie !*

Car c'est un fait incontestable que l'étoffe, la matière qui la compose, le coloris pour elle choisi sont *les premiers atouts de la réussite d'un modèle !* Telle sensationnelle robe du soir, à pouf, paniers ou volants, taillée dans un broché royal, ressemblerait à une pauvre défroque, exhumée d'une vieille malle, si le couturier s'amusait, par boutade, à l'exécuter dans une petite soie de vilaine qualité, sentant le bon marché !

La couture et le textile ont donc partie liée. Reconnaissons cependant que le rôle difficile incombe au second, puisqu'il est chargé, par son caractère même, d'inspirer à la première tel ou tel style, telle ou telle tendance.

Il faut donc, lorsqu'on veut présenter au public une mode inédite, faire la critique des tissus ayant contribué à sa création.

Les « textiliens » français le savent si bien que, loin de s'endormir sur des lauriers depuis longtemps cueillis, ils s'essaient sans cesse à la découverte de fils nouveaux, de trames plus difficiles — mais plus



séduisantes — de dessins et de coloris qui ne craindraient pas le voisinage des palettes les plus célèbres.

Qu'il s'agisse de lainages ou de soieries, un effort considérable a été fait par les fabricants cette saison. Les lainiers semblent parvenus à une perfection jamais atteinte, et les soyeux ont réussi des patrons d'une richesse depuis longtemps oubliée.

C'est ainsi que les « sports » de H. Moreau, généralement composés d'une fantaisie et d'un uni, ont été retenus partout en couture. Sa *toile flammée,* enrichie de grandes arabesques et d'immenses feuilles, est, d'autre part, d'un modernisme osé et ravissant. Rodier — qui travaille aussi aisément la soie, le lin, la toile, le coton que la laine — a marqué la saison printanière par ses *pois Roumaïa* de toutes couleurs sur fond blanc. Il lance aussi le *Teixbrod,* broderie sur lainage, qui se transforme en chemisiers et... en mille autres choses exquises !

A son fameux *Tortaz* aux quatre cents coloris, Lesur ajoute aujourd'hui le *Clariz,* joli crêpe pour robe, le *Betzy,* shantung de laine, le *Yaltiz,* toile de laine à bandes multicolores. Meyer possède une collection unique de tweeds fantaisie, de ratines, de pieds-de-poule pour robes, tailleurs et

Maggy Rouff
COUTURE - FOURRURES
136, avenue des Champs-Elysées
PARIS

Molyneux
5, RUE ROYALE, PARIS

LUCIEN LELONG
présente sa
COLLECTION de PRINTEMPS
tous les jours à 15 heures
et
les 25 modèles de sa
COLLECTION BOUTIQUE
tous les jours à 11 h. 15
16, AVENUE MATIGNON

Christian Dior
30, AVENUE MONTAIGNE ÉLYSÉES 93-64

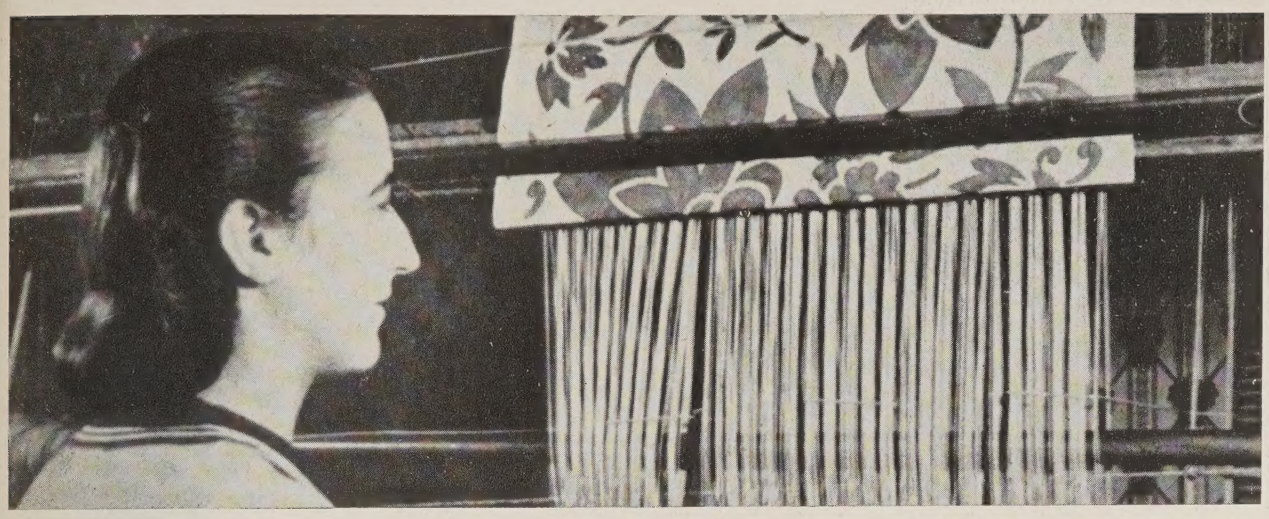
Bruyère
22, PLACE VENDOME - PARIS

JACQUES FATH
COUTURE
PARFUMS
39, AVENUE PIERRE-Ier-DE-SERBIE
- PARIS -

ÉTÉ
comme
HIVER
ANDRÉ
LEDOUX
crée
la tenue
idéale pour
les sports
6, Place de la Madeleine - Opé. 22-20

JEANNE
LAFAURIE
COUTURE
9, RUE QUENTIN-BAUCHART

OLE DE LA MODE



manteaux. Dormeuil adjoint aux classiques, qui font sa juste réputation, des sergettes, des nattés, des cardés extrêmement plaisants.

Le *Grain de poudre* et l'*Ardenex*, de Montagnac, se partagent les succès de ce fabricant, avec de charmantes cotonnades et de belles toiles de laine. Leleu, qui s'attache toujours à la qualité de la matière, a sorti cette saison, à côté de ses unis au touché de velours, une flanelle à rayures tennis permettant de ravissants tailleurs. Enfin, Lobbey s'est fait remarquer par son *Alpalab* — réminiscence de l'alpaga — et par son dernier né, *Ma Jeunesse*, qui, lui aussi, évoque la belle époque.

Les soyeux n'ont rien à envier aux lainiers. Ducharne, comme toujours, a des cracks sensationnels : sa moire *Sainte-Nitouche*, son taffetas *Arkangel* et sa toile *Lavandou* sont parmi les meilleurs.

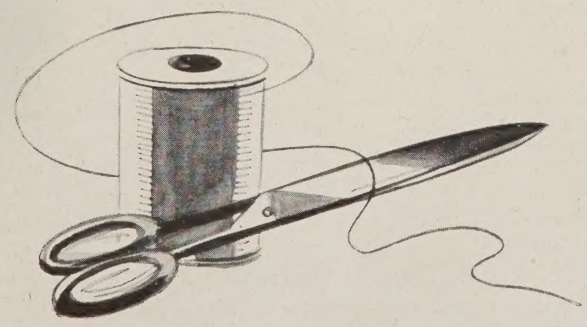
Coudurier-Fructus-Descher affirme sa personnalité par le crêpe *Tangara*, ses taffetas impression chaîne, sa fameuse gabardine de laine, ses imprimés jouant la dentelle et la broderie. Robert Perrier a travaillé — avec un immense succès ! — les mousselines imprimées, les tulles dégradés, les piqués d'Albène, et a perfectionné encore ses deux nouveautés, l'*Erpela* et l'*Erpelis*, déjà passés au rang des grands classiques. Bocol, à la vogue croissante du fameux *Contreplaqué* ajoute celle du *Voilnyl* et du *Cracknyl* à base de nylon ainsi que l'indiquent euphoniquement leurs noms.

Nous avons retenu chez Bianchini-Férier les failles *Yolanda* et *Tendresse*, aux appellations prometteuses pour la douceur des soirées estivales, la toile *Romaine*, l'impression de rayonne et coton qui se prénomme *Rocheuse*.

Jean Page continue, en dépit de toutes les difficultés de fabrication, celle de ses somptueux satins, crêpes, failles et moires, d'une classe difficilement égalable. La mousseline *Donatienne* unie — et imprimée — de Combier, le *Farnèse*, l'*Alter Ego*, le *Desiderata* du même, se notent partout.

Colcombet vient de donner à son *Peau d'ange* un frère délicieux : le satin *Joli-Joli*, que la couture emploie très particulièrement pour les robes nuptiales ; Hurel possède des mousselines, des satins, des impressions — et des lainages — remarquables ; Petillault a des plumetis d'une grâce précieuse et tendre ; Roubaudi, d'admirables broderies anglaises sur organdi et linon, et Rémond a réservé à Christian Dior l'exclusivité d'un réversible à pois minuscules, marine et blancs, que tout le monde souhaite avoir.

Ce court aperçu des tissus en vogue donnera à nos lectrices une faible idée de la puissance créatrice des textiliens français, dont la science rayonne par le monde comme une merveilleuse ambassadrice de notre pays.



Soieries Bianchini Férier Paris

Tél. : ANJou 17-19
POIRIER
CHEMISIER
12, rue Boissy-d'Anglas
PARIS (8e)

CENTRE D'ESTHÉTIQUE
Roxine Valmont
3, AVENUE DE L'OPÉRA
PARIS (1er)
TRAITEMENTS ET PRODUITS
ACNÉ - COUPEROSE - VERRUES
RIDES DES PAUPIÈRES, FRONT, COU.
SEINS - NEZ - OREILLES

L'Air du Temps
le nouveau parfum de
NINA RICCI

Pierre Clarence
Couturier - Fourreur
9, Rue St-Florentin - Paris

Mitré
LINGERIE FINE
11, rue du Havre
2, avenue des Ternes
7, avenue de Clichy
PARIS
15, rue d'Alsace-Lorraine
TOULOUSE

ROSAL fourrures
Boléros, Vestes
Manteaux en Renards
Renards argentés, platinés
Renards L. Bleus
Prix d'été très étudiés.
71, AV. FR.-ROOSEVELT-ÉLY. 00-42

LA RÉNOVATION DU VISAGE ET LA RECTIFICATION DES SEINS
Traitements appliqués en EXCLUSIVITÉ par
JEANNE PIAUBERT
129, Faubourg Saint-Honoré, PARIS
Élysées : 16-02

A. RAVAULT
Chemisier Spécialiste
CRÉATEUR
MODÈLES DE LUXE
40, rue Rochechouart — PARIS
TRUDAINE : 67-94

MÉMENTO
JANE, 1, Rue Castellane - PARIS

PETITES CHRONIQUES

LES PRIX DES ESTAMPES ANCIENNES

On vend à l'Hôtel Drouot beaucoup d'estampes du XVIII[e] siècle, et nous avons maintes fois indiqué leurs prix. Celles des époques antérieures sont beaucoup plus rares. Les vrais collectionneurs, ceux qui aiment les estampes pour elles-mêmes et non pas seulement comme une décoration d'intérieur aimable et distinguée, les recherchent, d'ailleurs, davantage, parce qu'elles sont plus variées par leur technique, leur sujet, leur présentation, l'invention qu'elles révèlent. Aucun graveur du XVIII[e] siècle n'est comparable à Callot et à Rembrandt.

A ce titre, l'exceptionnelle réunion de deux cent soixante-dix estampes du XVI[e] siècle au XVIII[e] siècle, que viennent de disperser M[e] D.-H. Baudoin et M. Maurice Rousseau, nous ont fourni de précieuses indications qu'il faut retenir, car nous ne les retrouverons sans doute pas avant longtemps.

Callot était représenté par soixante pièces. L'amateur qui les possédait avait bien choisi les plus caractéristiques de ses différentes manières, les portraits, les souvenirs d'Italie, les scènes visionnaires, les paysages, où les premiers plans, très mordus, sont mis en valeur par des lointains, au contraire, à peine effleurés. Les principales enchères ont été réalisées par *les Deux Grandes Vues de Paris* (Louvre et Pont-Neuf), en deuxième état sur cinq, la première de ces deux eaux-fortes, tirée sur papier au filigrane du double C coupé par le pal de la croix. Malgré quelques plis et éraflures, elles ont été adjugées 48.000 francs. En février 1945, le *Pont-Neuf* seul, en deuxième état également, même filigrane, en bon état, mais avec marges plus petites, avait fait 3.800 francs.

Rembrandt n'arrive pas souvent à des prix aussi élevés à l'Hôtel Drouot. Mais l'une des dix-huit eaux-fortes qui le représentaient cette fois était la fameuse « Pièce aux cent florins » *(Jésus guérissant les malades)*, en deuxième état avant les retouches, et elle est allée à 107.000 francs, malgré quelques traces de plis.

ANDRÉ FAGE.

L'eau-forte de Rembrandt, Jésus guérissant les malades, *dite « la Pièce aux cent florins », en deuxième état, adjugée 107.000 francs par M[e] D.-H. Baudoin ; expert : M. Maurice Rousseau.*

Le livre que vous devez avoir lu si vous vous intéressez à...

LA GUERRE DE 1939-1945 :

Serrano Suñer, *Entre les Pyrénées et Gibraltar. Dix ans de politique espagnole* (Bourquin, Genève, 342 pages). Traduction du livre de l'ex-ministre des Affaires étrangères d'Espagne, dans lequel il s'efforce de justifier la politique de son pays et la sienne propre pendant la guerre mondiale. Il reconnaît que le don de prophétie lui a manqué, mais se défend contre les attaques dont il a été l'objet et conteste que le régime franquiste ait été « le filleul de l'axe » ou son serviteur. « Si l'Allemagne, dit-il, n'a pas franchi les Pyrénées, c'est parce que l'Espagne ne lui inspirait aucun soupçon ; que se fût-il passé dans le cas contraire ? Notre amitié avec le Reich a rendu possible notre non-intervention et gagné les délais utiles. Les Alliés y ont trouvé leur compte. Le comportement espagnol était à la fois logique et nécessaire. » Lorsque, le 8 novembre 1940, Hitler lui annonce son intention d'attaquer Gibraltar, Serrano Suñer se dérobe. « Il y avait dans le regard du Führer tantôt comme une émanation de fanatisme, tantôt une lueur moqueuse, quasi diabolique. » Le ministre espagnol craignait de voir les Alliés mettre la main sur les Canaries et couper le ravitaillement de la Péninsule. Franco et lui auraient donc fait ajourner puis abandonner le projet d'attaque sur Gibraltar.

Il fait de Ciano, dont il fut l'ami, mais qui l'a maltraité dans son *Journal*, un portrait peu flatteur : versatilité, formation insuffisante, vulgarité foncière. Ribbentrop ne lui a paru « ni humain ni intelligent ». Quant à Hitler, il reste convaincu que le monde en reviendra un jour à l'admirer, comme Mussolini !...

Un détail intéressant : il confirme que l'amiral Canaris, chef de l'espionnage allemand, négociait les affaires d'Espagne dans le dos du ministère des Affaires étrangères et de la chancellerie.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

« Chevaux et cavaliers », voici le thème qu'a pris la Galerie Charpentier pour sa nouvelle exposition.

Admirable thème, d'ailleurs, et qui remonte à la très haute antiquité, puisque déjà, dans la préhistoire, on voit apparaître le cheval gravé sur des parois. Les Assyriens, les Egyptiens l'ont, à maintes reprises, évoqué dans leur statuaire ou leur peinture, mais la représentation la plus exceptionnelle en est sans doute la célèbre frise du Parthénon. Les Orientaux ont, par rapport aux Occidentaux, davantage stylisé le noble animal, alors que nos peintres et nos sculpteurs, à dater du moyen âge, ont recherché, dans un grand souci de réalisme non dénué d'une certaine fantaisie, le caractère de force, de puissance et de vie qui émane du cavalier et de sa monture.

La Galerie Charpentier montre au public quelques œuvres anciennes, puisqu'on y trouve une peinture italienne du XV[e] siècle que Van Marle attribue à Paolo Ucello. Quelques œuvres des XVII[e] et XVIII[e] siècles montrent tantôt le caractère héroïque que l'artiste sait donner à son sujet (et l'on songe à *l'Infant Balthazar Carlos à cheval*, de Velazquez, conservé au Prado, ou au *Charles I[er]*, de Van Dyck, comme aux nombreuses statues équestres), tantôt le sens anecdotique que les petits-maîtres hollandais tels que Wouwerman — dont une œuvre est exposée ici — ont choisi de préférence. Toutefois, l'importance de cette manifestation est plus particulièrement concentrée sur les XIX[e] et XX[e] siècles : la grande toile de David représentant *Bonaparte franchissant les Alpes* et, pour l'époque romantique, *l'Enseigne du maréchal-ferrant*, peinte par Géricault, sont des œuvres dont l'intérêt ne saurait échapper. (Notre pensée s'envole vers la bibliothèque du Palais-Bourbon, où Eugène Delacroix a peint la monture démoniaque d'Attila, œuvre d'un exceptionnel génie.) Un peu plus tard, Alfred de Dreux s'est fait une spécialité en évoquant certaines scènes plus mondaines, mais peintes avec beaucoup d'esprit, comme Constantin Guys, dont les aquarelles ou les dessins évoquent les attelages du Second Empire. Plus près de nous, Degas, suivi par Raoul Dufy, a préféré traduire la vie grouillante et colorée des champs de courses. Parmi les contemporains, deux toiles ont tout particulièrement attiré notre attention : une composition de la période rose de Picasso, d'un pur classicisme, dont le rythme, l'harmonie et la puissance plastique font un chef-d'œuvre, et un paysage de la campagne de France, peint par Roland Oudot, où la vie paysanne est évoquée avec une intense poésie.

A notre époque mécanisée, il est bon, parfois, de remonter dans le temps et de s'imprégner de la nature. Aussi ne peut-on que sortir ravi de la Galerie Charpentier, car on s'en retourne perdu dans un rêve.

MAURICE SÉRULLAZ.

COURRIER MUSICAL

La France musicale n'oublie pas ses grands morts. Voici cent ans naissait Henri Duparc, et, pour quelques semaines, portraits, documents et souvenirs nous le restituent vivant. (Nous irons à l'Exposition de la Nationale, comme nous y invite mon éminent confrère Robert Kemp.) Voici trente ans mourait Claude Debussy, et, de toutes parts, d'éclatantes manifestations ont proclamé l'unanimité présente de sa gloire.

Mais c'est aussi il y a trente ans — exactement dix jours avant Debussy — que s'éteignait, dans sa vingt-cinquième année, une jeune musicienne au précoce génie : Lili Boulanger. Une messe *in memoriam*, un concert dirigé par celle qui, pieusement, veille sur sa mémoire ont plus discrètement marqué cet anniversaire. Faut-il rappeler qui fut l'enfant sublime Lili Boulanger ?

Sœur de l'admirable musicienne Nadia Boulanger, elle eut en partage, à son berceau, le don de créer et l'instinct du savoir. Un entourage éclairé guidait ses pas. A cinq ans, accompagnée par le maître, elle chantait des mélodies de Fauré. A six ans, elle s'initiait à la science de l'harmonie. Puis, malgré de fréquents arrêts imposés par son extrême fragilité physique, elle recevait à dix-neuf ans, excitant l'enthousiasme de l'auditoire et l'émerveillement du jury, pour sa cantate *Faust et Hélène*, le Grand Prix de Rome, qu'aucune femme n'avait encore obtenu.

De son séjour à Rome date l'essentiel de la production de Lili Boulanger : le cycle de mélodies sur les poèmes de Francis Jammes, *Clairières dans le ciel* ; le *Pie Jesu* ; *Reflets*, inspiré de Maeterlinck ; les trois *Psaumes*. Dans toutes ces œuvres — chants religieux ou profanes qui étonnent par leur gravité méditative ou leur sombre recueillement — souffle une extraordinaire puissance, comme la palpitation croissante d'un cœur qui va bientôt briser sa frêle enveloppe, le cri d'une âme qui se hâte de confier, avant de quitter la terre, ce qu'elle a entrevu aux portes de l'infini. Mais quoi, pas un sourire chez cette adolescente à qui le destin, trop tôt, fait signe ? Çà et là, parfois, il en brille quelqu'un : dans l'œuvre pour piano, par exemple, où passe en bondissant un joyeux *Cortège* ; c'est un pâle rayon de joie sur ce visage sérieux qu'illuminent d'autres clartés...

Tous les dons, toutes les grâces étaient promis à la jeune fée musicale, excepté le don de rester plus longtemps parmi nous. Mais si, pour elle, « le don de vivre a passé dans les fleurs », ce ne peut être qu'en ces fleurs merveilleuses cueillies aux « Clairières du Ciel ».

L. MAURICE-AMOUR.

ÉMILE HENRIOT
de l'Académie française

LA ROSE DE BRATISLAVA

Un roman français pittoresque et sentimental

In-16° 150 fr.

PLON

LE **QUATORZIÈME** NUMÉRO DE

France ILLUSTRATION

LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

PARAITRA LE **15 AVRIL**

Sommaire :

La dernière partie de
SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL
traduit de l'anglais par Judith PALEY

LA PEINE CAPITALE
Drame en trois actes et quatre tableaux
de Claude-André PUGET

GALERIE

" COULEUR DU TEMPS ", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE,
CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LE BRIDGE (N° 46)

ÉTUDE N° 40, par COFFIN

LE MORT : ♠ ...
♡ A R D V 10
◇ A V 6 4
♣ A R 6 4

entame : ♡ 6 — NORD / OUEST EST / SUD — ◇ 2

♠ A R D V 10 8 2
♡ ...
◇ 8 7 3
♣ 8 7 3

Sud joue 7 ♠, contrés par Est. A part ce contre, Ouest et Est ont toujours passé.

Ouest entame du ♡ 6 sur lequel Est défausse le ◇ 2.

Le grand chelem est immanquable.

Cette donne est extraite d'un livre qui vient de paraître : Ivar Andersson : *Sure Tricks.*

Un livre de 255 pages, en langue anglaise. Prix 3 dollars. Éditeur : George Coffin, 163 Brighton Street, Belmont 78: Massachusetts. États-Unis.

Ce livre est divisé en deux parties : 201 problèmes, avec les 4 jeux visibles aux 4 joueurs, choisis parmi les meilleurs et dans lesquels on relève des compositions d'Andersson (Suède), S. Lenz, Coffin, Sheinwold et vingt-trois autres noms réputés ; 72 jeux de sécurité 100 %, composés par Coffin, qui sont tous des études où les jeux d'Ouest et Est ne sont pas donnés.

On nomme jeu de sécurité 100 % un contrat qui doit être réussi, dans les conditions de l'énoncé, contre toute distribution des deux mains cachées des adversaires et contre toute défense, si ingénieuse qu'elle soit.

Les solutions des 273 compositions sont données à la fin de l'ouvrage. C'est là une merveilleuse anthologie qui ne doit manquer dans aucune bibliothèque.

Nous signalons à M. Coffin que son étude n° 272 est nettement anticipée par l'étude suivante d'Olivier Baudrand, que j'ai publiée dans *France-Illustration* du 27 octobre 1945 :

Nord : ♠ R D 4 2 ♡ 2 ◇ R 6 3 2 ♣ A R 6 4.

Sud : ♠ A 3 ♡ A R D ◇ A D 5 4 ♣ D 5 3 2.

Sud joue 7 sans-atout, qui sont immanquables.

Une coïncidence qui n'est pas rare quand deux compositeurs cherchent indépendamment à réaliser la même idée. L'usage et l'équité donnent, dans ce cas, la priorité à celui qui a le premier publié sa composition.

QUELQUES ÉVÉNEMENTS RARES AU BRIDGE

Le nombre des donnes possibles au bridge comprend 29 chiffres commençant par 53.644... Un tel nombre dépasse ce que l'imagination peut concevoir. Pour parcourir autant de millimètres qu'il y a de donnes possibles au bridge, il faudrait 57 millions de siècles à la lumière, malgré sa vitesse de 300.000 kilomètres par seconde.

J'ai pu affirmer que le nombre de donnes à chelem a sûrement 28 chiffres. En voici la preuve. J'ai compté 117 chelems sur 1.000 donnes. La théorie mathématique des écarts enseigne qu'un écart égal au quintuple de la racine carrée du nombre des arrivées de l'événement étudié a moins de 6 chances sur 10 millions d'être dépassé. Les plus exigeants ne trouveront donc rien à redire à mon affirmation que la probabilité véritable et inconnue du chelem doit se trouver comprise entre (0,117 + 0,055 = 0,172) et (0,117 — 0,055 = 0,062). Or, qu'on multiplie le nombre de donnes possibles (53.644 suivi de 24 chiffres) par 0,172 ou 0,062, le produit — qui est égal au nombre de donnes à chelem — reste toujours un nombre de 28 chiffres.

1. *Donne aux quatre mains unicolores.*

La probabilité d'une donne dans laquelle un joueur aura 13 ♠, un autre 13 ♡, un autre 13 ◇ et le dernier forcément 13 ♣, en ne désignant pas d'avance qui aura les ♠, qui aura les ♡ et qui aura les ◇ est de :

$$\frac{1}{53.644 \text{ suivi de } 24 \text{ chiffres}}$$

C'est à peu près la probabilité d'obtenir toujours pile en jetant 91 fois une pièce de monnaie.

Admettons qu'il se joue, en moyenne, deux milliards de donnes par an dans le monde entier. (Je me hâte d'ajouter que c'est là une évaluation personnelle un peu fantaisiste, car je n'ai aucune statistique à ce sujet.)

Dans ces conditions la donne aux quatre mains unicolores précédente ne se présenterait, en moyenne, qu'une fois durant dix millions de milliards de siècles.

Les joueurs de bridge doivent donc regarder un tel événement comme impossible au passé, au présent et au futur.

2. *La main unicolore.*

La probabilité que je reçoive une main unicolore, c'est-à-dire comprenant 13 ♠, 13 ♡, 13 ◇ ou 13 ♣ est de :

$$\frac{1}{15\text{)} \text{ millia ds}}$$

soit à peu près la même que celle d'obtenir toujours pile si je jette 37 fois une pièce de monnaie. Si l'on ne précise pas lequel des quatre joueurs doit recevoir la main unicolore, ni à quelle couleur elle sera, cette main extraordinaire doit se présenter en moyenne une fois tous les 40 milliards de donnes, c'est-à-dire une fois tous les vingt ans dans le monde entier, si l'on admet ma moyenne de 2 milliards de donnes par an.

A l'échelle mondiale, ce phénomène cesse donc d'être impossible. On peut même prévoir, d'après un théorème bien connu, que sa répartition sur 11 périodes de 20 ans chacune doit être à peu près la suivante : dans 4 périodes on ne verra pas de main unicolore ; dans chacune des 4 périodes, on la verra une fois ; dans chacune des 2 périodes on la verra 2 fois ; dans 1 période on la verra plus de 2 fois.

3. *Treize atouts dans le côté.*

Combien de fois verra-t-on 13 cartes de la même couleur dans le même côté si l'on ne précise pas d'avance : 1° quel côté les aura (le mien ou celui de mes adversaires), ni à quelle couleur il les aura ; 2° la répartition des 13 cartes entre les deux mains du même côté (par exemple Nord ou Sud pourra avoir 13 ◇, ou Nord 7 ◇ et Sud 6 ◇, etc.) ?

Réponse : 131 fois en moyenne sur 1 million de donnes.

4. *A R D aux 4 couleurs dans le côté.*

Combien de fois verra-t-on A R D aux 4 couleurs dans le même côté, si l'on ne précise pas si c'est mon côté ou celui des adversaires qui aura ces 12 cartes ? *Réponse* : en moyenne une fois sur 10.685 donnes.

Les inventeurs de conventions de chelem qui se sont donné pour tâche de découvrir les chelems à base de ces 12 cartes ont donc fait fausse route. Leurs conventions peuvent être parfaites au point de vue logique : elles sont d'un emploi trop rare pour être efficaces.

5. *A R aux 4 couleurs dans le côté.*

Combien de fois verra-t-on A R aux 4 couleurs dans le même côté si l'on ne précise pas lequel ? Réponse : en moyenne une fois sur 241 donnes.

Si l'on précise le côté, si c'est par exemple le mien qui doit avoir ces 8 cartes, alors il ne les aura qu'une fois en moyenne sur 482 donnes.

Les amateurs du 4 S.-A. Blackwood seront bien avisés de méditer ces chiffres et de ne pas confondre la simplicité d'une convention avec son efficacité et son rendement pratique.

Pas un seul chelem sur les 117 de ma statistique de 1.000 donnes n'a été fait avec ces 8 cartes.

6. *L'ouverture de 2 ♣*
(au moins 24 points Albarran).

J'ai compté cinq mains qui auraient pu ouvrir d'un 2 ♣ Albarran, sur les 117 donnes comportant un chelem.

Mais dans une des donnes, Sud n'aurait eu qu'une chance sur quatre de pouvoir ouvrir de 2 ♣ car il aurait fallu que Sud fût donneur, Est ayant une ouverture de 4 ◇. Dans une autre, Nord aurait pu ouvrir de 2 ♣... si son partenaire, qui avait l'ouverture, n'avait pas parlé avant lui.

Ainsi, sur 117 chelems ou 1.000 donnes, seulement 4 fois une ouverture de 2 ♣ aurait pu aboutir à un chelem. Je dis « aurait pu » et non « aurait abouti », car une seule fois le système de réponses Albarran aurait permis de demander le chelem sans spéculation hasardeuse.

Il est donc contraire aux faits de présenter l'ouverture de 2 ♣ comme un moyen supérieur de trouver le chelem, d'abord et avant tout à cause de la rareté de son emploi, et ensuite parce que les résultats sont encore meilleurs avec les autres conventions de chelem (4 S.-A. Culbertson, 5 à l'atout Chéron, 4-5 S.-A. Chéron dits par le même joueur, interrogatives, 5 S.-A. direct).

ANDRÉ CHÉRON.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

CONFISCATION DES PROFITS ILLICITES
PROPRIÉTÉ à **COYE-LA-FORÊT** (Oise), dite **" Cottage Bellevue "**, av. gd jard., dépces. Adj. 10 avril, 14 h., ét. Me **DORCHIES**, not. Creil. M. à p. : 600.000 fr. S'ad. aud. not. et Me **DINGREVILLE**, avoué à Senlis.

SÉQUESTRE DES PROFITS ILLICITES

Vente au Palais de Justice, à Paris, le 10 avril 1948, à 14 heures.

1er LOT **IMMEUBLE A PARIS 7, RUE CHAMBIGES**
Revenu brut : 171.550 francs environ — **MISE A PRIX : 3.800.000 FRS**

2ème LOT **IMMEUBLE A PARIS 5, RUE CHAMBIGES**
Revenu brut : 169.349 francs environ — **MISE A PRIX : 3.800.000 FRS**

3ème LOT **IMMEUBLE A PARIS 3, RUE CHAMBIGES**
Revenu brut : 165.801 francs environ — **MISE A PRIX : 3.500.000 FRANCS**

S'adresser : Me **ROGER GIRY**, avoué, 78, boulevard Malesherbes, et à la **DIRECTION DES DOMAINES**, 9, rue de la Banque, à PARIS.

PHILATÉLIE

LES TABLEAUX CÉLÈBRES REPRODUITS SUR LES TIMBRES

Plus rarement qu'on ne le croirait, des tableaux célèbres ont été reproduits ou interprétés en philatélie. Le motif le plus fréquent est le centenaire d'un peintre : on émet alors une série qui présente son effigie et une ou plusieurs de ses œuvres.

Ce fut le cas en Belgique avec la série Rubens de 1939, dont quelques valeurs reproduisent des tableaux célèbres : *Hélène Fourment et ses enfants, Rubens et Isabelle Brant, Suzanne Fourment,* et la grande *Descente de croix* (5 + 5 fr.). La même année, un 75 + 75 c., émis à l'occasion de l'exposition Memling, reproduit une œuvre de ce peintre, *le Portrait de Van Nieuwenhove.* En 1944, une série de bienfaisance fut consacrée à des œuvres de Van Dyck : *Dédale et Icare, le Bon Samaritain, la Guérison du paralytique, la Vierge et l'Enfant, Saint Sébastien* et le portrait du peintre par lui-même.

Aux Pays-Bas, une série de trois vignettes émises en 1930 au profit de l' « Association Rembrandt » représente une effigie du peintre avec, à l'arrière-plan, les *Syndics des drapiers.*

L'Espagne a reproduit également un certain nombre de tableaux illustres. Cinq œuvres de Velasquez apparaissent sur une série de bienfaisance émise en 1938 au profit des orphelins des P. T. T. : *la Forge de Vulcain* (5 c. vert), *les Ivrognes* (10 c. rouge), *les « Meninas »* (25 c. bleu), *les Fileuses* (50 c. rouge) et *la Reddition de Bréda* (1 P. bleu violet). Cette première série fut typographiée de façon assez grossière : les quatre valeurs, réunies en un bloc, parurent également gravées. Avec le même procédé, une série et un bloc furent émis par le gouvernement Franco en 1939, mais avec légende *España* au lieu de *Republica Española.*

En 1930, la grande série « à images » du centenaire de la mort de Goya comprenait, pour les fortes valeurs, 1, 4 et 10 Pes., une reproduction en grand format de son célèbre nu, *la Maja desnuda.* La série correspondante de poste aérienne est illustrée de quatre eaux-fortes tirées des *Caprices,* intitulées respectivement : « Bon Voyage », « Monstre volant », « Manière de voler », « Ils ont volé ».

Pour célébrer la mémoire des peintres Surikow et Repine, l'U. R. S. S. nous a donné, en 1941 et 1944, la reproduction de trois de leurs œuvres, mais ces artistes sont peu connus en dehors de leur patrie.

Dans de nombreux cas, l'œuvre d'un peintre a été choisie comme sujet d'un timbre à cause de sa valeur allégorique. Ainsi le *Saint Martin donnant son manteau,* interprété sur les vignettes de bienfaisance belges de 1910 ; *la Vierge et l'Enfant,* d'Albert Durer, reproduite par le 24 gr. autrichien de 1936, destiné à la « Journée des Mères » ; *la Mère,* de Whistler, pour le 3 cents américain émis à la même occasion en 1934.

Les vignettes de bienfaisance sarroises émises entre 1928 et 1931 sont illustrées de douze tableaux plus ou moins connus, notamment *la Charité,* de Raphaël (10 + 10 fr. de 1928), et *la Madonnina,* de Ferruzzio (10 + 8 fr. de 1929), etc.

Bien isolée parmi les timbres allemands apparaît une œuvre de Durer, *le Portrait d'une Vénitienne,* qui fut choisie en 1939 comme sujet du 6 + 19 pf. commémoratif de la « Journée de l'art allemand ». Trois tableaux de peintres autrichiens contemporains ont été reproduits dans la série émise à Vienne, en 1947, au profit des artistes : exemple intéressant, qui pourrait être repris en France.

Dans notre pays on ne peut relever qu'un tableau connu, mais reproduit pour

son contenu historique : c'est *le Serment du Jeu de Paume,* de David, froidement interprété dans un cadre conventionnel pour le 90 c. gris de juin 1939.

Les tableaux historiques à personnages multiples sont en effet fréquents dans l'iconographie philatélique, mais nous les mentionnons en dernier lieu et sans chercher à en donner une liste, car leur valeur artistique est souvent faible. Le principe de leur reproduction est d'ailleurs condamnable : dans un si petit format on ne peut avoir qu'une réduction grossière, en tout cas peu lisible, donc tout à fait contraire à l'esthétique du timbre-poste. L'exemple le plus célèbre, assez bien venu pour sa date, est la série de « Christophe Colomb », émise en 1893 par les Etats-Unis pour le IVe centenaire de la découverte de l'Amérique : neuf valeurs sur les seize qui la composent s'inspirent de tableaux dus à des peintres américains ou espagnols peu connus.

JACQUES BELLAY.

Il est temps de planter vos Glaïeuls

Echelonnez vos plantations jusqu'à fin juin

vous aurez un jardin fleuri et des FLEURS à COUPER de juillet à octobre

Les glaïeuls "durent" plus longtemps que toutes les autres fleurs.

Avec leur tige élancée et leurs pétales s'épanouissant avec nonchalance, les glaïeuls ont incontestablement de la race.

Leurs coloris infiniment variés, roses, rouges, jaunes, bleus, mauves, vous permettront de réaliser dans votre jardin et dans votre intérieur un décor harmonieux et de grande classe.

Une terre commune de jardin peut produire de magnifiques glaïeuls. La culture en est simple, il suffit de planter des oignons et la nature fait le reste.

Pour avoir des glaïeuls robustes et beaux, adressez-vous à votre *marchand grainier habituel.*

ELVINGER

1029

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse, Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur nº 53.